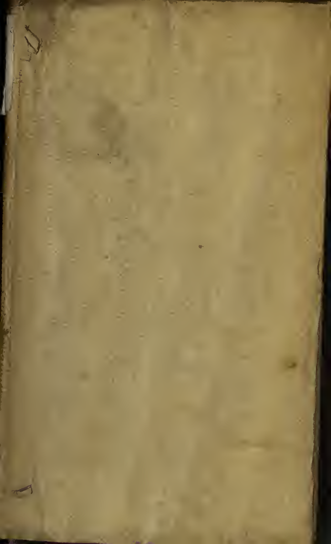


Pierre
Viuien. Me. chirurgien Juré à paris.
1669.



APOLOGIE
POVR
LES MEDECINS,

Contre ceux qui les accuſent de deferer trop à la Nature & de n'auoir point de Religion.

Par le Sieur LVSSAVLD, Conſeiller & Medecin ordinaire du Roy.



A PARIS,
En la Boutique de P. ROCOLET,
Chez DAMIEN FOVCAVLT, Impr. & Lib. ordin. du Roy; Au Palais, en la gallerie des Priſonniers, aux Armes du Roy & de la Ville.

M. DC. LXIII.
Auec priuilege de ſa Majeſté

A MONSEIGNEVR

MESSIRE PHILIPPE

DE MONTAVT-DE-BENAC,

DVC DE NAVAILLES,

PAIR DE FRANCE,

Cheualier des Ordres du Roy, Capitaine Lieutenant de la Compagnie des deux cent Cheuaux Legers de la Garde ordinaire de Sa Majesté.



ONSEIGNEVR,

Les Medecins de tous les siecles & de tous les lieux du monde,

viennent Vous demander l'honneur de vostre protection, contre leurs injustes Accusateurs.

Ils sçauent qu'il sied bien à la Valeur, de deffendre les Sçauans & les Innocens : Et ils sçauent encores, que quelque éleuée que soit la profession des Armes, au dessus de la Medecine ; Il y a neanmoins beaucoup de rapport de l'vne à l'autre : Les fautes ne s'y reparent pas facilement, & on n'y manque iamais deux fois. La Prudence fondée sur ce qu'on a veu, & sur ce qu'on a appris, doit regler la charge d'vn Capitaine, & l'employ d'vn Medecin ; Et l'on reconnoist assez souuent, que le gain des batailles, & la guerison

des maladies dépendent de quelque-chose, qui est au dessus de l'homme.

Le dessein de cét Ouurage, MONSEIGNEVR, est de faire voir, que les Medecins ont reconnu de tout tems, que cette souueraine conduite, qui paroist auec éclat dans les fonctions de la guerre, se remarque aussi dans le traitement des maladies.

Vous sçauez, MONSEIGNEVR, par vostre propre experience, & aprés estre monté par les degrez d'honneur au premier commandement des Armes, de quelle maniere la Diuine Prouidence Vous y a conduit, & combien de fois elle vous y a preserué.

Ce n'estoit pas assez, MONSEIGNEVR, que Vous fussiez éleué par vne naissance illustre, & par les alliances des maisons d'Albret, de Nauarre & de Foix; & qu'il y eust plus de huict cent ans que ceux de vostre nom fussent les principaux Gentils-hommes du pays de Bigorre, & de Bear, dés le temps qu'Inigo Ariste chassa les Sarazins de la Nauarre.

Ce n'estoit pas assez non plus, que vos Ayeuls y eussent exercé auec éclat les Charges de Grand-Escuyer, de Grand Chambelan, & de Chef du Conseil des Roys de Nauarre; Qu'il y en ait eu qui ayent esté Gouuerneurs de Bear; Qui ayent fait construire la Forte-

reſſe de Nauarrains, & qui y ayent commandé. Qu'vn de vos Ancêtres ait accompagné S. Loüis dans le Voyage de la Terre-Sainte, où combattant auec ardeur, il fut bleßé de plusieurs coups, & fait priſonnier par les Infideles. Que voſtre Biſ-ayeul ait mené à Henry-le-Grand à la Bataille de Coutras mille hommes de pied, & quatre cent Cheuaux à ſes frais, qui contribuerent beaucoup au gain de cette ſignalée Victoire. Que quatre de vos Oncles, & trois de vos Freres ayent trouué vne mort glorieuſe en combattant contre les Ennemis de l'Eſtat.

Il falloit, MONSEIGNEVR, y joindre toutes ces qualitez per-

ſonnelles qui vous ont rendu ſi re-commendable : Cette prudence & ce courage qui ont éclaté dans tout le cours de voſtre vie.

Cette Prudence que vous fiſtes paroiſtre, lors que commandant en chef les Armées du Roy en Italie, en l'année mil ſix cent cinquante-neuf vous receuſtes les Ordres de ſa Majeſté pour l'execution du Traité de Paix : Remiſtes aux Eſpagnols en échange d'autres places, les Villes de Mortare & de Valence; Et fuſtes employé en qualité d'Arbitre, & d'Ambaſſadeur Extraordinaire vers les Princes d'Italie, pour pacifier les differens qui eſtoient pour lors entre le Duc de Sauoye & le Duc de Mantoüe.

Ce Courage qui Vous a fait exposer à tant de hazards, & receuoir tant de blessures; Qui Vous fit en l'année mil six cent cinquante-cinq rauitailler la place de S. Gilain *en Hainaut, en commandant vn corps de quatre mill hommes, où estoient les Officiers de la Maison du Roy. Qui Vous fit trouuer au Siege de* Valenciennes, *où Vous commandiez trois mil hommes. Qui Vous fit conduire à* Monmedy *vne attaque où les Ennemis se sentirent tellement poussez par vostre Valeur, qu'ils furent contraints de se rendre. Ce courage, qui vous signala au Siege* d'Arras, *particulierement dans la journée qu'on attaqua les Ennemis dans*

leurs Lignes, & où vous commandiez en qualité de Lieutenant general.

C'est ce mesme courage, MONSEIGNEVR, que vous fistes paroistre peu de temps deuant la paix, lors que vous forçastes le passage de la Riuiere d'Adde, *qui est d'vne largeur extraordinaire, & fort rapide, d'vn difficile abord, & au delà de laquelle il n'y auoit point de troupes qui eussent passé, depuis celles de François premier, qui estoit deffenduë par l'armée des ennemis, beaucoup plus nombreuse que celle que Vous commandiez; & où vous poussastes neantmoins les Ennemis si viuement, que vous les renuersastes iusques*

dans les portes de la ville de Milan.

Cette action, MONSEIGNEVR, me remet dans la memoire celle de ce grand Capitaine Gaston de Foix, Oncle de vos Ayeuls, lors qu'il gagna la Bataille de Rauennes : I'y voy vne mesme conduitte, vn mesme cœur, vne mesme fureur guerriere : Et ce qu'il y a de difference est à vostre âuantage. Quoy, MONSEIGNEVR, n'estoit-ce pas assez, aprés auoir passé cette impetueuse Riuiere d'auoir rompu les Ennemis ? Ils estoient en plus grand nombre que ceux que Vous commandiez ; Vos Soldats estoient encores tous dégoutans de l'eau dont ils sortoient. Vous attaquiez

les Soldats d'vne nation qui a obtenu de signaleées Victoires dans l'vn & dans l'autre Hemisphere, qui se sçauent mieux remettre en ordre, aprés auoir esté rompus, qu'aucuns qui soient dans l'Europe : Neantmoins Vous les poussez vous-mesme en personne iusques dans les portes de Milan, *dont vous fistes brusler les Fauxbourgs. Ne craigniez-vous point quelque retour, & que par vn reuers fatal ils ne trouuassent leur salut dans leur desespoir? Mais les actions heroïques ne se reglent pas selon les maximes de la Politique ordinaire, & elles ont souuent des succez qui nous surprennent.*

Aussi Dieu fauorisa dans vostre

personne la justice des Armes du Roy, & couronna la grandeur & la hardiesse de cette belle action, par de nouueaux lauriers; en ce que ne vous arrestant point à ces auantages si considerables; Vous surmontant vous-mesmes, & inspirant la mesme ardeur à tous vos Soldats, vous passastes le Tesin *& allastes prendre* Mortare, *vne des plus considerables & des plus fortes places de l'Estat de Milan.*

Il faut icy, MONSEIGNEVR, reconnoistre les effets admirables de cette Prouidence qui preside dans tous les euenemens, qui vous a tousiours si heureusement conserué; & qui continura sans doute de vous fauoriser de ces mesmes

assistances, & de vous combler de toutes ses graces. Ce sont les vœux & les souhaits, MONSEIGNEVR, de celuy qui desire de vous témoigner par ses respects & par ses seruices, qu'il est inuiolablement,

DE VOSTRE GRANDEVR,

Le Tres-humble, & Tres-obeïssant seruiteur,
CHARLES LVSSAVLD.

A Niort ce 15. *Mars* 1663.



APOLOGIE
POVR
LES MEDECINS.
CONTRE CEVX QVI les accuſent de deferer trop à la Nature, & de n'auoir point de Religion.



N ne ſçauroit rien s'imaginer qui intereſſe dauantage les Medecins, ny qui leur doiue eſtre plus ſenſible, que l'accuſation dont

ie pretens de les défendre en ce Traitté ; veu que si elle étoit veritable, ils seroient auec justice l'objet de la haine du monde, & de la malediction du Ciel.

Il n'y a point de nation qui n'ait empreinte la créance de la Diuinité; ny d'homme qui étant touché de quelque affliction, n'éleue son cœur, & ses mains en haut, pour implorer le secours de cette puissance qu'il croit y estre, & presider aux choses qui luy peuuent nuire, ou donner du soulagement.

Que si le reste des hommes, reconnoissant cette Diuinité bienfaisante, les seuls Medecins ne la confessoient point; on les auroit en detestation;

& ne voudroit-on auoir aucun commerce auec eux.

C'eſt vne opinion communément receuë, que ceux qui rendent plus de reſpect à cét être indépendant, & qui en toutes leurs actions, & en tous leurs deſſeins ont ſon honneur & ſa gloire, pour but, & pour fin principale, en ſont fauoriſez en toutes leurs entrepriſes.

Quand donc on dit que les Medecins ne croyent rien au deſſus des étoiles, on oſte le principal fondement, de la confiance, qu'on doit auoir en eux, qui vient de la perſuaſion qu'on a que la benediction viendra d'en-haut, ſur ce qu'ils preſcriront, n'étant pas facile d'auoir cet-

te créance si on les conside-re comme des gens, qui non seulement ne deferent pas à cette premiere cause, l'honneur qui luy est deu, mais qui mémes ne la veulent pas reconnoistre. Et ainsi on oste aux remedes vn moyen trés-necessaire pour leur operation ; puis que la confiance réueillant les esprits, les rend vifs & actifs, les fait concourir à l'operation des remedes, & rend tout le corps plus propre à receuoir leur impression ; Et partant, quand on accuse les Medecins de n'auoir point de pieté, on les blesse en la partie qui leur doit estre la plus sensible.

Mais pourquoy les Medecins seuls, entre tous les hommes, ne reconnoistroient-ils pas

qu'il y a vn Dieu, & que sa puissance & sa conduite influënt sur ce qu'ils entreprennent, & sur ce qu'ils font ? leur manque-t-il quelque lumiere, qui empesche que leur entendement ne puisse monter iusqu'à cette premiere cause ? ou bien est-ce que leur profession les attachant aux causes prochaines des effets, fait qu'ils ne puissent paruenir iusqu'à la Cause Souueraine ?

Il n'y a point de sujet de croire que ceux qui doiuent estre Medecins, n'ayent pas les mesmes facultez que les autres hommes, pour paruenir à la connoissance de la premiere origine de leur estre : Et pour ce qui regarde leur profession : Il faut auant que de s'y adon-

ner, qu'on eſtudie la ſcience de la Nature, & quand ils y ſont paruenus, ils regardent comme leur objet particulier l'homme, qu'ils veulent conſeruer en ſanté ; ou auquel ils la veulent donner s'il ne l'a pas. En tous ces diuers égars, les Medecins ont de l'aduantage, pour eſtre conduits à la connoiſſance de la Diuinité.

Neanmoins les Peuples n'ont pas laiſſé d'accuſer les Medecins d'eſtre Athées, & de n'auoir point de religion; Mais s'il faloit s'arreſter à ces diſcours du vulgaire; l'on ne liroit ny l'Eſcrſture Sainte, ny les Liures de la Iuriſprudence; Selon eux, le premier fait les heretiques, & le ſecond les chica-

neurs. Il faut examiner le tout par la raiſon, & des perſonnes de poids ne ſe doiuent pas laiſſer emporter à ceſt torrent.

Ainſi il y a ſujet de s'eſtonner qu'vn perſonnage docte, & qui a acquis de la reputation, dediant à vn Medecin vn diſcours qu'il auoit prononcé en vne grande aſſemblée, le loüẽ entre autres choſes, de ce *qu'il a vne vraye pieté dans vne profeſſion où pluſieurs donnent trop à la Nature, au prejudice de ſon Autheur*; comme ſi c'eſtoit vne choſe extraordinaire aux Medecins, d'auoir de la pieté, & que ces defauts, dont il veut exemter ſon amy, fuſſent attachez à leur profeſſion; & qu'on ne s'en pût garantir, que par des lumieres extraor-

dinaires, ou par vne grace particuliere d'enhaut ; à peu prés, comme si on loüoit vne personne de resister à vn air empesté, ou par la vigueur de sa complexion, ou par la faueur du Ciel.

Le mesme Autheur encherit encore par dessus, dans sa Morale Chrestienne : Il dit franchement *qu'on accuse les Medecins de deferer tout à la Nature ; & d'auoir peu de Religion ;* Mais quelle raison apporte-t-il de son injuste accusation ? quelle preuue en donne-t-il ? sans doute qu'il se couurira de la multitude. ; & (comme il est trés-difficile de se déprendre de ce qu'on entend dire, & de se liberer des erreurs populaires) il apportera

pour garant de ce qu'il auance,le peuple, qui a fait vn prouerbe de la Religion des Medecins, pour dire qu'ils n'en ont point.

Il eſt bien vray que ces opinions qui ont vogue parmy le peuple, ont d'ordinaire quelque fondement ; mais il eſt vray auſſi qu'il arriue le plus ſouuent, quand la cauſe en eſt examinée, qu'elle ſe trouue fort éloignée de ce qu'on en veut inferer. Ainſi ceux de la Ville d'Abdere, diſoient que Democrite eſtoit hors de ſon bon ſens, parce qu'ils voyoient qu'il auoit des ſentimens qui n'eſtoient pas conformes aux leurs, & qu'il ne raiſonnoit pas comme eux : Neantmoins Hippocrate, aprés

l'auoir bien consideré, prononça hautement qu'il estoit fort sage, & doüé d'vne force d'esprit admirable ; & que ceux qui l'auoient enuoyé querir, pour traitter Democrite, comme ayant l'esprit troublé, auoient eux-mesmes besoin d'estre ramenez à la droite raison.

Il en est de mesme, de l'accusation que le peuple fait contre les Medecins ; si la source d'où elle procede, est bien connuë, on confessera que bien loin, que les Medecins puissent estre Athées, & que ce qu'ils attribuënt à la Nature, soit au preiudice de son Autheur, qu'au contraire il n'y a profession au monde, qui nous conduise mieux à la connoissance de la Diuinité.

C'eſt ce que ie pretens de faire voir icy, auec l'aide de cette Souueraine Sageſſe; & pour cét effet, ie diuiſeray ce Traité en deux parties.

Dans la premiere, ie monſtreray que les Medecins ont eſté conduits à la connoiſſance de Dieu: Premierement par la veuë des choſes naturelles, & par leur dépendance. En ſecond lieu, en conſiderant la ſucceſſion des choſes viuantes, & le moyen de leur generation, principalement celle de l'homme. Et à ce ſujet, ie remonteray iuſqu'à l'eſtabliſſement de la Nature, & de ſes Loix. En troiſiéme lieu, par l'inſpection du Corps humain, qui eſt le propre ſujet de la Medecine. Enfin ie feray voir que par la

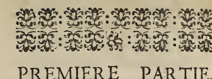
connoiſſance des maladies, & par leur guériſon, les Medecins ont connu, non ſeulement qu'il y auoit vn Dieu, mais auſſi qu'il y agiſſoit.

Dans la ſeconde partie de ce Traitté; ie découuriray la ſource de ce dire : *Que les Medecins n'ont point de Religion, & qu'ils déferent trop à la Nature.* Et enſuite nous dirons quel a eſté le ſujet de ſa continuation. D'où nous conclurons le contraire de l'accuſation que le peuple fait contre les Medecins.

Or le raiſonnement que ie feray, peut naiſtre en la penſée de tout homme qui y ſongera attentiuement. Il ſeroit receuable aujourd'huy à Rome, & à la Mecque ; comme il l'euſt

efté à Athenes, du temps de Socrate ; & à Ierusalem, du temps de Salomon ; Aussi montreray-je dans la suite, que les Medecins, tant Iuifs que Payens, tant Chrestiens que Mahometans, ont eu recours à Dieu dans le traittement de leurs malades.





PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

QVE LES MEDECINS ont connu par les choſes naturelles, Qu'il y a vn Dieu, Et qu'il en eſt l'Autheur.

IL n'y a perſonne qui ne ſache que ceux qui ſont profeſſion de la Medecine, doiuent auoir vne exacte connoiſſance des choſes naturelles : Auſſi en certains endroits, ſont-ils nommez Phyſiciens, d'où vient ce

dire assez connu, que le Medecin commence où le Physicien finit. Ainsi tout ce qui se dit, de ceux qui sont sçauans dans les choses de la Nature, se doit pareillement dire du Medecin.

Or il est certain que rien ne nous conduit, ny ne nous force si puissamment à confesser vne Diuinité, que la consideration de cét ordre admirable que nous voyons dans tout l'Vniuers. *Car les choses inuisibles de Dieu; sa puissance eternelle, & sa Diuinité se demontrent & se donnent à connoistre par la consideration de ses ouurages.* Ad Rom. v. 20.

Que si la connoissance des choses naturelle nous meine, comme par la main, à la Diuinité, les Medecins qui s'y appli-

quent par le deu de leur profes-
sion y doiuent seruir de guide
aux autres hommes; Et en leur
particulier, la reconnoistre, la
confesser, & luy rendre vn cul-
te religieux; La science de la
Nature, monstre qu'il y a vn
Dieu, par ses effets; ce qu'il
semble que les saintes Lettres
ne fassent pas; elles le suppo-
sent: Moyse commence ainsi
son ouurage; *Dieu crea au commencement le Ciel & la Terre;*
l'euidence de la chose luy fait
mettre pour constant qu'il y a
vn Dieu.

Ce n'est pas que ie pretende
que la connoissance du mon-
de, & des choses qui y sont,
soit suffisante pour nous ame-
ner à salut. Ie veux seulement
dire, qu'elle nous conduit à

vne premiere cauſe, qui eſt Dieu, *duquel le monde eſt le temple, & où l'homme eſt introduit dés ſa natiuité, pour y contempler des natures, non pas celles qui ſont taillées de main d'homme, & qui n'ont aucun mouuement; mais bien celles que la diuine penſée a faites ſenſibles, pour repreſenter les intelligibles, ayant empreint en elles des principes de vigueur, & de mouuement; C'eſt à ſçauoir le Soleil, la Lune, & les Eſtoilles, & les riuieres jettans touſiours eau fraiſche dehors; & la terre qui enuoye & fournit ſans ceſſe la nourriture aux animaux, & aux plantes :* On voit par là que les Elemens, le Ciel, & les Aſtres, nous ſont des miroirs, où nous deuons voir l'ar-

Plutarq. du repos de l'eſprit. p. 235. tou[illegible] *à la fin,* [illegible]

tifice de celuy qui a ordonné toutes choſes.

C'eſt cette meſme voye que *Galen* a ſuiuie, pour y paruenir. *Il n'y a point de maiſon*, (dit-il) *qui n'ait ſon Architecte; il n'y a point d'Armée miſe en ordre, qu'il n'y ait quelqu'vn qui en ait pris le ſoin, & qui en ait la conduite; & dirons-nous que ce tout, ſi bien compoſé n'ait pas eſté conſtruit par quelque puiſſante intelligence? Que ſes parties qui ſont ſi bien arrangées, ne le ſoient pas par vne ſageſſe admirable?* Il dit expreſ-
c. 26. ſement en ſon Hiſtoire Philoſophique, *que nous ſommes venus à connoiſtre qu'il y a vn Dieu, par la beauté qui reluit dans le Ciel, veu que le hazard ne fait rien de beau; mais l'induſtrie*

de l'Ouurier, & que nous le connoissons, en considerant la beauté de chaque Estoile; particulierement celle du Soleil & de la Lune, & leurs mouuemens reglez: Et vn peu plus haut il auoit dit, *que Dieu est la cause efficiente, l'Autheur & l'Ouurier de toutes les choses qui sont & qui se font tous les jours.* c. 15.

C'est par là que les Philosophes Payens ont reconnu qu'il y auoit vn Dieu. Ce que Plutarque nous apprend, disant que *les Sages de l'antiquité, voyans qu'il n'y auoit rien au Ciel, qu'on sceust reprendre, ny negligence, ny desordre, ny confusion au mouuement des Astres, ny aux saisons de l'année, ny à leur reuolution, ny au cours du Soleil, à l'entour de la terre; qui*

Au Traité de la Superstition.

est la cause du jour, & de la nuit, ny à la nourriture des animaux, ny à la generation des fruits annuels de la terre, ont à bon droict pour ces considerations, & autres semblables, condamné de tout point l'impieté des Athées. C'est pourquoy l'Escriture sainte nous appelle si souuent à considerer les faits du Seigneur, & les œuures de ses mains.

Pseau. 28. Esai. 5.

Ainsi par vn raisonnement qui monte de l'effet à la cause, nous connoissons que ces choses doiuent auoir vn Autheur, estant incompatible qu'vne chose soit cause de soy-mesme. Le Soleil tout beau qu'il est, ne peut estre cette cause, & cét estre independant que nous cherchons, parce que nous le

voyons determiné par ſa cir-conſcription, & limité dans ſa puiſſance, que nous connoiſſons où il eſt, & où il n'eſt pas, & que ſa lumiere ne s'épand qu'en certains lieux: C'eſt veritablement le plus noble de tous les Etres, qui tombent ſous nos ſens, agiſſant par tout, & aydant à l'action des autres agens de la Nature; mais auec cela, il eſt comme vn eſclaue, faiſant la tâche que ſon Maiſtre luy a preſcrite; Il eſt attaché comme à vne rouë, faiſant ſon tour ordinaire, non pour ſon bien, mais pour celuy de l'Vniuers: ſon mouuement & celuy de la Lune, euſt eſté ſans doute plus aiſé & plus naturel par l'Equateur: il leur en a eſté pourtant preſcrit vn autre,

par vn cercle oblique, afin que leur influence, & les biens qui en découlent, fussent communiquez dans vne plus grande estenduë de païs.

Il faut donc que cette essence qui luy a donné l'estre, & qui luy fait obseruer ces mouuemens si reglez, soit incomparablement plus noble que luy, & il nous conduit à reconnoistre celuy qui l'a fait ce qu'il est: Et nous auoüons, non seulement parce que le Psalmiste le dit, mais parce que nous en sommes pleinement & interieurement persuadez par l'euidence de la chose, que *les Cieux* Ps. 18. *racontent la gloire de Dieu, & que le firmament annonce les œuures de ses mains.*

Que si nous considerons l'en-

chaiſnure des cauſes, iuſqu'à ce qu'on ſoit venu à vne premiere, qui influë dans toutes les autres, & à laquelle pas vne ne contribuë rien, nous ſommes encore par là conduits à la Diuinité : veu que c'eſt cette derniere, que nous appellons Dieu : & il eſt euident qu'il y a vne telle cauſe, parce qu'autrement il faudroit qu'il y en euſt vn nombre infiny : ce qui n'eſt point, & qui ne ſe peut comprendre.

C'eſt cette chaîne que les Poëtes Payens repreſentoient, tenant du Ciel en terre, & au haut de laquelle ils mettoient leur Iupiter. Il eſt vray qu'ils l'aſtraignoient à l'ordre que luy-meſme auoit eſtably : en ſorte qu'il ne s'en pouuoit libe-

rer, mais les mieux ſenſez ne le faiſoient point, ainſi Platon ſoumettoit la neceſſité des cauſes naturelles à la puiſſance Diuine, comme à vn plus excelent principe, & à vne cauſe plus puiſſante : ce que Plutarque rapporte, comme ayant la meſme opinion.

En la vie de Nicias.

Et cette puiſſante intelligence de qui ce monde dépend, l'entretient par vne liaiſon continuelle entre ſes parties; & pour ce deſſein, elle donne aux choſes particulieres des inclinations contre leur propre nature ; ainſi l'eau remonte en haut, de peur qu'il ne ſe troue du vuide dans l'aſſemblage du monde : Cette fin generale ne peut venir que de Dieu.

Et il eſt ſi vray que par la conſideration

ſideration des choſes naturelles, on vient à la connoiſſance du premier Auteur, qu'à faute de cela, on s'embaraſſe dans des difficultez, dont on ne ſe peut demeſler. Nous voyons que toute poule eſt venuë d'vn œuf, & que tout œuf eſt pondu par vne poule, qui eſt donc le premier des deux? A moins que d'en venir à la création, on ne ſçauroit ſoudre ce nœud.

Plutarque ſemble l'auoir fait par ce moyen: *Il eſt vray-ſemblable*, dit-il, *que la premiere generation a eſté faite entiere & accomplie de la terre, par la vertu & perfection du Generateur, ſans auoir beſoin de tels outils, ny de tels vvſes que la Nature a faits & inuentez depuis dans les femelles, qui portent & engen-*

drent, à cause de son imperfection, Si au lieu du mot de *generateur*, vous mettez celuy de *Createur*, comme il le faut de necessité entendre de la sorte (veu qu'il parle d'vne premiere generation auant les vases & outils de la Nature, & d'vn Generateur qui n'y estoit point attaché) il va presque iusqu'à la Creation, comme Moïse nous l'a décrite en ces mots,
Genes. 1. v. 20. *Que les eaux produisent reptiles ayans ame viuante, & volaille sur la terre, que la terre produise animaux, selon leur espece.* D'où il paroist, selon l'Escriture, que les animaux sont sortis tous parfaits, comme l'enfant de la matrice, de ces deux elemens, où Dieu les crea par sa parole toute-puis-

ſante, qui eſt la cauſe & l'origine de chaque eſpece, qui ſe maintient par la ſuite des indiuidus.

Puis donc que par la voye de la Nature, nous venons iuſqu'à cette premiere generation, qui n'eſt point attachée aux moyens ordinaires : qui eſt ce que nous appellons Creation, c'eſt ſans doute que la Medecine, qui de toutes les profeſſions du monde, s'y attache plus particulierement, & y penetre plus auant ; nous meine plus droit, & plus aſſeurement que les autres, à l'Autheur de la Creation, qui eſt Dieu.

CHAPITRE II.

Que les Medecins ont connu que Dieu eſt la premiere cauſe de la Generation des choſes viuantes, & ce que c'eſt que la Nature.

SI nous conſiderons comme les choſes viuantes ſe multiplient; nous ſerons contraints de reconnoiſtre que la puiſſance de Dieu s'y déploye tout à plein; Et pour commencer par le plus bas eſtage; n'eſt-ce pas vne choſe digne d'eſtonnement, que d'vne petite graine qu'on aura ſemée, il en prouienne vne herbe verdoyante;

& enſuite vn ſurgeon qui tirant du profond de la terre ſa nourriture, s'acquiert la force & la grandeur qui luy appartient: & s'approprie toutes ſes parties : & tout cela par vne ſi agreable diuerſité, & vn ordre ſi admirable que l'eſprit de l'homme, ne ſçauroit conceuoir l'artifice qui ſe demonſtre dans la moindre petite herbe: Que l'on conſidere ſeulement comment vn arbre qui ſe pouſſe d'vn ſimple pepin mis en terre, enuoye ſes racines en bas, les y attache auec telle fermeté, & les y fiche ſi profondement, qu'apres quelque interualle de temps, non ſeulement on ne les peut arracher, qu'auec vne extréme violence, mais meſme à peine les

peut-on ébranler: Comment il enuoye ſon tronc en haut, & l'enuelope par dehors d'vne eſcorce, comme d'vn habillement, contre les injures de l'air; & comme au dedans il y a la moëlle, & tout alentour, comme des veines épanduës par tout le tronc, dans vne admirable diſpoſition, les plus petites venans des plus grandes, par leſquelles chaque partie tire à ſoy la nourriture. Que ſi vous conſiderez les parties ſuperieures de la plante, vous verrez auec plaiſir, comme les branches pouſſent les feüilles, qui ont auſſi cét agreable entrelaſſement, comme de veines, & d'arteres, & vne entiere reſſemblance entr'elles; ſoit dans leur figure, ſoit dans

leur rudesse ou douceur au maniement, mesme longueur, mesme largeur, mesme couleur: En sorte qu'il y a en toutes choses vne grande ressemblance dans les arbres de mesme espece, sans parler de la beauté de leurs fleurs, & du goust agreable de leurs fruits. Toutes ces choses viennent dans leur source, de la force qui est dans vne graine, de la vertu, qui est dans vne seule petite semence.

Nous considererons la generation des animaux, en faisant seulement quelque reflexion, sur celle de l'homme. Si nous remarquons auec exactitude, son origine & sa production, quant à la conformation de son corps, nous auoüerons que c'est vne chose capable de donner

de l'estonnement, que de cette vertu qui est dans vne matiere si sale & si abjecte, il en resulte vn si beau tissu de parties, qui sont si bien situées, auec vn ordre qui est si conuenable à chacune, & qui ont vne si agreable liaison entr'elles, & vne si efficace disposition pour leur vsage, & pour leur action: par exemple, que ce qui est le plus bas, & qui doit seruir de support à tout le reste, soit tellement constitué, que le corps y puisse estre fermement appuyé & se mouuoir d'vn lieu en vn autre, & que cette partie basse ait son extrémité diuersement diuisée, comme si la matiere estoit coupée en petites parcelles; c'est à dire, que le pied ait ses orteils, qui sont entr'eux

tellement ſituez, que celuy qui eſt le premier, eſt plus gros & plus éleué que les autres, & ainſi enſuite, le dernier eſtant le plus petit: Ce qui eſt ſi regulierement obſerué, que c'eſt vne choſe monſtrueuſe qu'il y ait ſix orteils dans le pied, & ce qui eſt encore conſiderable, c'eſt que chacun des orteils a dans la partie ſuperieure, de ſon extremité; l'ongle qui eſt ſi fermement attache à la chair & à la peau, & d'vne liaiſon ſi delicate, qu'aucun effort n'eſt capable de l'en déprendre, ſoit que les pieds trauaillent, ou qu'on les preſſe extraordinairement: Que ſi on conſidere la compoſition du cœur, l'Ouurier & le receptacle de la chaleur, & ce mouuement perpe-

tuel, qui l'entretient, & la diſpoſition de toutes les autres parties, & cela ſi conſtamment & ſi regulierement obſerué; qui n'eſtimera toutes ces choſes dignes d'admiration?

Et vrayement nous n'aurions pas à nous eſtonner ſi fort, ſi comme Dieu créa le premier homme du limon de la terre, & la premiere femme de la coſte d'Adam, ſans la force & l'entremiſe d'aucune ſemence: Ainſi il batiſſoit luy-meſme nos corps dans ce bel agencement que nous voyons qu'ils ont; car rien ne reſiſte à ſa parole, mais que cette belle conformation de l'homme, vienne de l'operation & de la vertu, qui eſt cachée dans la ſemence, & qu'elle ait la puiſſance de

faire vn corps si noble & si parfait; & où il reluit vn art, & vne sagesse admirable, qu'elle ne peut auoir de soy, puis qu'elle n'a aucune connoissance; c'est ce qui nous estonne, & qui augmente de beaucoup les motifs de nostre reflexion, & nous contraint de confesser à haute voix, que Dieu n'est point seulement grand en soy-mesme, & dans les grandes choses : qu'il est aussi plein de gloire dans les moindres de ses ouurages.

Mais voicy la vraye cause de l'Etre des choses viuantes, & de leur succession, & de tout l'ordre de l'Vniuers. Dieu par sa toute-puissante parole a creé les plantes, disant, *Que la terre produise herbe verdoyante*

& arbre fruitier. Il a creé les animaux, en disant, *Que les eaux produisent reptiles, ayans ame viuante, & volaille sur la terre, sous le firmament du Ciel. Que la terre produise ame viuante, selon son espece, bestail, & reptile & animal de la terre, selon leur espece.* Et pour la creation de l'homme, il est dit; *Qu'il les forma du limon de la terre, & qu'il inspira en la face d'iceluy l'esprit de vie, & que l'homme a esté fait en ame viuante.*

Par cette mesme parole, il a ordonné que les corps inferieurs qui estoient perissables dans le particulier, se perpetuassent dans leur espece, Quand il a commandé *Que l'herbe eust sa semence, selon son*

espece, & que les arbres eussent du fruit, qui eust en soy semence, selon son espece. Pour les poissons, & les oiseaux, il a dit, *fructifiez, multipliez, & remplissez les eaux des mers, & que les oiseaux se multiplient sur la terre.* Et pour l'homme qu'il auoit creé masle & femelle; *Fructifiez, multipliez & remplissez la terre.* Dieu confirma cette Loy apres le Deluge. Car parlant des bestes, des oiseaux, & des reptiles, *Qu'ils peuplent*, dit-il, *en abondance la terre, & foisonnent & multiplient sur icelle :* Et parlant à Noé & à ses enfans: *Fructifiez*, leur dit-il, *croissez, engendrez en la terre, multipliez en elle, & la remplissez.*

C'est ainsi encore qu'il a esta-

bly la dépendance des corps inferieurs, des ſuperieurs, quand ayant creé les luminaires dans l'eſtenduë des Cieux, il a voulu, *qu'ils fuſſent pour ſeparer la nuict d'auec le jour; qu'ils fuſſent en ſignes, & pour les ſaiſons, & pour les jours & pour les années:* Et quand Dieu apres le Deluge dit, *Que tant que la terre ſeroit, les ſemailles & les moiſſons, le froid & le chaud, l'Eſté & l'Hyuer, le iour & la nuict, ne ceſſeroient point.*

Partant les effets des Aſtres, les diuerſes qualitez, & la propagation des animaux, & de tout ce qui a vie, ſont les effets de l'ordre que Dieu a eſtabli au commencement de la creation, & qu'il renouuela apres le deluge. Car Dieu n'a pas

ſeulement dit, que les choſes qu'il a creées fuſſent: Mais auſſi qu'elles ſuccedaſſent les vnes aux autres, comme il les auoit creées. Et par ſa puiſſante parole, il leur donna la force de faire ce qu'il leur commandoit. Et ainſi, quoy que la vertu vegetatiue, n'ait ny connoiſſance, ny raiſonnement, elle ne laiſſe pas de faire l'œuure admirable de la generation, parce qu'elle a receu cette force du Createur, enſuite du commandement qui luy a eſté fait. C'eſt à cette meſme cauſe qu'il faut rapporter les actions que certains animaux font auec tant de iuſteſſe: Ce que l'ō peut particulieremēt remarquer aux mouches à miel. Les animaux cherchent ce qui leur eſt vtile,

& fuyent ce qui leur eſt contraire ſans le connoiſtre. Il faut de neceſſité qu'vne cauſe ſuperieure les conduiſe, qui eſt celle qui leur a donné leur conformation.

Ainſi ce que nous appellons la Nature, n'eſt autre choſe que la puiſſance ordinaire de Dieu, qu'il deploye dans les cauſes ſecondes, auſquelles il a donné les loix & l'ordre qu'elles doiuent obſeruer. C'eſt l'effet, & la ſuite du commandement de Dieu, par lequel les choſes ſont ce qu'elles ſont, & ſont ce qu'elles ſont commandées de faire. Et les Naturaliſtes l'ont tellement reconnu, qu'ils ne diſtinguoient point la fatalité & neceſſité, ou la deſtinée des choſes de leur Nature, ἡ εἱμαρ-

μᾶλλον ἀπὸ τῆς φύσεως. On ne peut donc icy trop donner à la Nature, & ce qu'on luy donne ne peut estre au prejudice de son Autheur, puis qu'elle est la vertu de cét Autheur mesme.

Quand donc les Philosophes & les Medecins estudient pour apprendre les qualitez des choses naturelles, ils s'employent pour sçauoir l'Ordonnance de Dieu, lors qu'il créa le monde, & qu'il donna à chaque chose sa vertu conuenable, & qu'il establit l'ordre pour la subsistance de l'Vniuers, & des choses qui y sont. Et quoy que Dieu conserue les Loix qu'il a establies, neantmoins pour monstrer qu'il en est le Maistre; il les enfreint quelquefois. Le Soleil fait son tour d'Orient en

Occident, en vingt-quatre heures, il s'eſt pourtant arreſté du temps de Ioſué, & du temps d'Ezechias: il a retrogradé de dix degrez; & ainſi le iour artificiel fut dans la Iudée en ce temps-là prés de trois fois plus long qu'il ne deuoit eſtre, le Soleïl ayant eſté ſur ſon horizon vingt heures plus qu'il n'y auoit eſté le iour precedent: non ſeulement les Iuifs, les Chreſtiens, & les Mahometans reconnoiſſoient cette verité: Il en eſt meſme demeuré quelque trace parmy les Payẽs; car cette nuict, durant laquelle ils veulent qu'Hercule fut conceu, qu'ils diſent auoir eſté trois fois plus longue que les nuicts ordinaires, ſuppoſe vn iour plus grand à proportion

Ioſ. 10. 12.
2. Rois 20. v. 10.

dans les parties Orientales. Les guerisons extraordinaires qui sont au dessus de la Nature, & qui se sont faites à la publication de l'Euangile, sont reconnuës des Chrestiens & des Mahometans: Elles ont commencé parmy les Iuifs, & ont ensuite attiré les Payens à la connoissance du vray Dieu.

Ces effets qui sont pardessus, & contre l'ordre de la Nature, s'appellent miracles, qui viennent immediatement de Dieu, les effets qui viennent de la Nature, procedent des causes que Dieu a establies, où il influë tousiours, pour les maintenir dans l'étre qu'il leur a donné, ainsi il est Autheur de tout: Comme quand nous disons que le Prince souuerain

par ses ordonnances, conserue le droit à chacun, cela n'empesche pas qu'il ne se reserue des cas qui ne peuuent estre determinez par la Loy, qui sont contre & pardessus la loy: Dieu aussi se reserue des effets miraculeux, qui ne peuuent estre produits par des causes naturelles. Et comme quand il est question de prouuer vn point de droit; on n'a pas accoustumé de dire que le Prince le veut ainsi: Mais il faut apporter la Coustume ou la Loy, pour decider ce qu'on demande. De mesme, quand il est question d'vn effet de la Nature: Il faut monstrer par vn discours de raison, l'enchaisnure des causes particulieres, dont il peut proceder.

Ceux donc qui pour couurir leur ignorance, ou de peur qu'on ne leur contrediſe, répondent à toute demande, que Dieu le veut ainſi, ſont blâmables; Car quoy que cela ſoit tres-veritable, & que perſonne ne le puiſſe nier, il ne ſatisfait pourtant pas à la queſtion; veu que chaque demande ne ſe deuant pas faire de meſme maniere; auſſi ne doit-on pas donner toute réponce de meſme façon, au contraire, elles ſe doiuent determiner ſelon leur diuerſité.

Il eſt bien vray qu'apres que par le raiſonnement pris de la Nature, nous ſommes venus iuſqu'à vne premiere cauſe, & iuſqu'à l'origine de ce que nous voyons qu'enſuite liſans dans

l'Escriture Sainte, l'Histoire de la Creation, nous nous fortifions dans nostre raisonnement & en tirons des consequences necessaires pour nous instruire dans ce qui est mesme de la Nature; Et les Medecins doiuent estre considerés, comme ayans la connoissance, & il n'est pas iuste de leur dénier ce que des personnes mediocrement sçauants doiuent auoir apris.

Au reste, ce qui n'est pas dans les Loix establies par les Princes qui changent souuent, soit à cause de la foiblesse de l'homme, qui n'atteint pas d'abord à ce qui est de la droite iustice, soit à cause de la diuersité des temps: se rencontre dans l'ordre de tout l'Vniuers, que nous

appellons la Nature, qui eſt certain & reglé, parce que Dieu l'a eſtably auec vne ſageſſe, à laquelle rien ne peut eſtre adjouſté, & que les œuures de Dieu ſont tres-accomplies; Dieu ayant veu que tout ce qu'il auoit fait eſtoit tres-bon.

Si Galen euſt ſceu ce commandement de Dieu, fait aux choſes viuantes, de ſucceder les vnes aux autres, par vne continuelle generation, il ſe fuſt facilement tiré de l'ennuy où il eſtoit, de ne ſe pouuoir ſatisfaire dans la recherche de la cauſe de la generation & de la conformation des animaux. Et ſi (comme il s'en plaint) les Philoſophes de ſon temps ne luy ont rien ſceu dire qui l'ait pû contenter ſur cette difficul-

té ; la lecture des neuf premiers Chapitres de Moïse, faite auec attention, l'eust pleinement satisfait : Il voyoit que la vertu qui engendre les animaux, est tres-puissante, & doüée d'vne adresse admirable, ce qui l'empeschoit de se pouuoir persuader que la forme qui est dans la semence, puisse estre la cause d'vn si excellent ouurage, veu qu'elle n'a ny sagesse ny connoissance : Il veut pourtant que ce soit quelque chose qui soit dans l'enfant qui l'ait engendré, puis qu'il reconnoist que c'est la mesme force qui luy a donné la conformation des parties, qui luy donne ensuite l'accroissement, le nourrit & l'entretient iusqu'à la mort ; Et ailleurs, Il confesse que la cause

comm. in aph. 15.

cause premiere en vient de Dieu, quand il dit que nous retenons l'origine de nostre Etre; que nous auons receu du Createur. Mais il n'a peu aller plus loin, parce qu'il n'a pas sceu cette Loy & cette vertu donnée aux choses naturelles, de se perpetuer. 11. de vsu part.

Hippocrate semble auoir mieux rencontré; quand il dit, que c'est la Nature qui nous gouuerne, & qui nous donne nostre conformation, & qu'elle est suffisante à soy-mesme, parce qu'il la considere dans l'ordre estably pour la generation, & pour la conseruation des indiuidus; Mais quand Platon dit que c'est Dieu qui est l'Autheur de nostre creation, il

parle de la premiere cause de nostre étre, *Galen* n'a pas bien distingué ces diuers egards; Neantmoins en considerant, comme se fait la generation des animaux, il est monté iusqu'à Dieu, & il l'en a reconnu l'Autheur, qui est vn aduantage que nous auons attribué à ceux qui font profession de la Medecine.

L'Auteur du discours de la Methode, pour bien conduire sa raison, & chercher la verité dans les sciences; fait des suppositions contraires à ce que i'ay déduit, ausquelles il faut satisfaire, *Si*, dit-il, *Dieu créoit quelque part dans les espaces imaginaires, assez de matiere pour composer vn nouueau monde, & qu'il agitast diuerse-*

ment, & sans ordre les diuerses parties de cette matiere ; ensorte qu'il en composast vn chaos aussi confus que les Poëtes en puissent feindre, & que par apres il ne fist autre chose que prester son concours ordinaire, à la Nature, & la laisser agir suiuant les Loix qu'il a establies, &c. Dans cette matiere, il n'y suppose aucune de ces formes, ou qualitez, dont on dispute dans les Escholes, ny mesmes aucune chose : Apres cela, il dit que *la plus grand'part de la matiere de ce Chaos, deuroit s'arranger d'vne certaine façon qui la rendroit semblable à nos Cieux ; Cependant quelques-vnes de ces parties, deuoient composer vne terre, & quelques autres des Planettes, &c.*

Comment les plantes y pouuoient venir dans les campagnes, toutefois qu'il est bien plus vray semblable, que dés le commencement Dieu ait rendu le monde tel qu'il deuoit estre. Mais qu'il est trés-certain, que l'action par laquelle Dieu maintenant conserue le monde, est toute la mesme que celle par laquelle il l'a creé. De façon qu'on peut croire, sans faire tort au miracle de la Création, que par cela seul toutes les choses qui sont purement materielles, auroient pû auec le temps se rendre telles, que nous les voyons à present. Il suppose ensuite que Dieu forme le Corps d'vn homme entierement semblable à l'vn des nostres, sans le composer d'autre matiere, que de celle que cét

Auteur auoit décrite, & ſans y mettre aucune ame, ſinon qu'il excitaſt dans ſon cœur vn de ces feux ſans lumiere, qu'il ne conçoit point d'autre nature que celuy qui échauffe le foin, ou qui fait boüillir les vins nouueaux. Il dit qu'examinant les fonctions, qui ~~font~~ peuuent enſuite de cela eſtre dans ces Corps, qu'il y trouue exactement toutes celles qui peuuent eſtre en nous, ſans que nous y penſions; C'eſt à ſauoir les meſmes, en quoy les animaux, ſans raiſon, nous reſſemblent.

On peut dire que cette doctrine ne contient pas ſeulement du cuiure & du verre, au lieu de l'or & des diamans, qu'il croit nous debiter; mais du poiſon au lieu d'vne bonne

nourriture ; En voicy les raisons.

C'eſt n'entendre pas ce que c'eſt que la Nature, que de dire d'vn Chaos confus, que Dieu luy preſtaſt ſon concours ordinaire à la Nature; veu qu'il n'y a point de Nature là où il n'y a point de principe, de mouuement particulier ; car la Nature eſt la force de chaque choſe, & la dependance qu'elles ont les vnes des autres, comme Dieu la conſtitué par la création. Partant ces choſes ſont ſuppoſées eſtre, & enſuite leurs Loix leur ont eſté preſcrites. Et vn amas de matiere où l'on ſuppoſe que les parcelles n'ont rien de different, n'a point d'action, & ne peut auoir de Loix, veu que les Loix ren-

ferment vn rapport de differentes choſes entr'elles. Le Commandement de Dieu pour la Création, eſt different de celuy que Dieu profera pour la dépendance, pour l'entretien, & pour la propagation de ce qu'il auoit creé, comme nous l'auons démontré, & c'eſt dans ce dernier que ſont contenuës les Loix de la Nature.

Comment, ſi cette matiere n'a rien de different, y en aura-t-il vne partie qui tendra en bas ſans peſanteur; & la plus grande qui ira en haut, ſans qu'on ſuppoſe vn être qui luy en donne l'inclination & le principe de ce mouuement? Ces nobles & éclatantes ſubſtances du Soleil & des Aſtres, ſortiront-elles d'vne telle maſſe

informe, ſans qu'aucun étre leur donne le caractere de leur beauté & de leur perfection? Vne choſe ſe peut-elle former elle-meſme? Comment les plantes viendront-elles ſans ſemence? car il n'y en peut auoir, puis qu'il ſuppoſe cette matiere égale par tout, & ſans que le Premier Etre les faſſe ſourdre, ou qu'vn étre dépendant les engendre?

Il eſt plus impoſſible que quelques parties de ce chaos confus qu'il décrit, ſe puiſſent diſpoſer de telle façon, qu'il s'en forme des Aſtres, & des plantes; Que non pas que quantité de pierre, & de bois jetté à l'auanture puiſſe faire vn beau palais; car qui regleroit ce mouuement de la matiere,

afin qu'il s'en fist des choses diuersement figurées? & si celuy qui vid des figures de Geometrie sur le bord de la mer, eut raison de dire qu'il voyoit les vestiges d'vn Philosophe, serons-nous si hebetez de ne pas connoistre par l'excellence des Astres, par l'admirable structure des animaux, & par la beauté des plantes, l'impression du doigt de Dieu? Mais ie dis bien plus, c'est qu'à considerer la qualité des eaux, elles deuroient tenir le milieu entre l'air & la terre, & la terre seroit naturellement au dessous d'elles, c'est cette puissance souueraine qui les a meslées auec la terre, & en quelques endroits répanduës sur sa face, afin que rien ne s'opposast à sa

fertilité ny à la vie des animaux, ayant dit, *Que les eaux qui sont au dessous des Cieux, soient assemblées en vn lieu, &*
Strabon. *que le sec apparoisse*. Les Payens ont connu cela par raisonnement: Et des gens qui peuuent estre éclairez par la reuelation, & qui passent pour sçauans, le mettent en doute?

Il n'est pas seulement vraysemblable, que Dieu ait dés le commencement rendu le monde tel qu'il est; mais il est tres-vray, puis que l'Escriture sainte le dit, & tres-necessaire, puis qu'vne chose ne peut de soy-mesme se reduire de la puissance à l'acte; Outre qu'il n'y auoit point de puissance naturelle dans les chaos, ny aucune disposition aux choses qui

en ont esté faites; il y auoit seulement la puissance d'obeïr au commandement du Souuerain. Et ce qu'il dit que c'est vne mesme action, par laquelle Dieu a creé le monde, & vne mesme, par laquelle il le conserue, doit estre expliqué. L'vne & l'autre vient de la toute-puissance de Dieu, & c'est ainainsi que l'entendent les Theologiens. Il y a de la difference de tirer les choses du neant à l'être, ou de les conseruer dans cét être à peu prés, comme la generation est distinguée de la vie & de la nourriture.

C'est improprement parler, que de dire le miracle de la Creation; le miracle à le bien prendre, est-ce qui nous cause de l'admirarion, parce que nous

connoissons qu'il se fait contre l'ordre de la Nature, estably de Dieu, comme de rendre la veuë à vn aueugle né, de ressusciter vn mort; & choses semblables. La creation estant l'extraction des choses du Non-Etre à l'Etre, n'est ny contre ny suiuant les Loix de la Nature; il n'y en auoit point encore, personne n'en estoit surpris. Dieu n'a point pris de Loy pour cela, que de soy-mesme, & dans soy-mesme. La création n'est donc point vn miracle; mais elle est au dessus du miracle. Elle ne s'est point faite, ny ne s'est pû faire par vn principe interieur, qui fait que les choses soient produites naturellement. Ce qui a esté creé, a esté fait par vne puissance infinie. Ce qui

vn étre naturel par la ſuite de ſa durée, & par la generation, a eſté creé ſans la Nature. Mais les choſes font leur action, elles ſe conſeruent, elles ſe multiplient par leur force, que Dieu leur a donnée, qui eſt leur Nature.

Or dautant qu'on demande ſi vne choſe s'eſt faite naturellement, ou par miracle, comme la gueriſon des maladies; ce qui ſe peut quelquefois faire en l'vne & en l'autre façon; Cét Autheur cache ſa mauuaiſe penſée ſous cette locution, qui eſt innocente ſi on la reſſerre, à ce qui ſe fait depuis l'eſtabliſſement des choſes qui ont eſté creées; mais tres criminelle, ſi on l'eſtend iuſqu'à la création meſme de ces choſes, comme

ſi elles euſſent pû ſe faire par vn principe interieur.

Il ne ſe peut qu'vn corps comme le noſtre, ſoit compoſé d'vne matiere, comme celle qu'il décrit. Il y faut des parties molles & dures, eſtenduës & compaċtes, claires & opaques ; il faut pour cela diuerſes qualitez que le Créateur, ou le Generateur, y introduiſent.

C'eſt contre raiſon qu'il pretend que la ſeule chaleur puiſſe eſtre cauſe de toutes les fonċtions qui ſont dans vn corps animal. C'eſt l'ame qui doit regir & determiner les aċtions de la chaleur, c'eſt elle qui doit connoiſtre les eſpeces qui viennent de dehors; l'œil voit, & non pas le miroir, quoy que

l'vn & l'autre reçoiuent l'espece visible, parce qu'il y a dans l'œil, vne ame qui discerne l'objet, qui n'est pas dans le miroir ; Le mouuement du Cœur dont il parle, le témoigne. Il ne se peut mouuoir que par l'ame qui y est ; veu qu'en vn mesme moment, & le cœur & les arteres dans toute leur estenduë, se meuuent de mesme façon.



CHAPITRE III.

Que les Medecins, en confiderant la compofition & l'economie de noftreCorps, ont connu la puiffance, la bonté, & la fageffe de Dieu.

LES Medecins doiuent auoir vne particuliere connoiffance du Corps humain; parce que c'eft le fujet auquel ils rapportent tout ce qu'ils fçauent; Ceux des fiecles paffez, & mefme du Paganifme, en confiderant la compofition que les parties de noftre Corps ont pour leur

ction & pour leur vsage, ont reconnu que cette admirable structure, ne pouuoit venir que de Dieu.

Personne ne l'a plus magnifiquement publié que Galen, dans ses beaux Liures de l'Vsage des parties, car premierement il remarque auec toute sorte d'exactitude, *comme le Createur ayant donné aux parties ce qui leur estoit conuenable, a témoigné sa grande bonté, comme son admirable sagesse, en ce qu'il a mis chaque chose en son lieu, & en ce qu'il a fait tout ce qu'il a voulu, il a monstré vne vertu, & vne force, à laquelle rien ne peut resister*, Il fait voir cela par le détail de chaque partie; par exemple parlant de la peau, il dit, que *ceux qui*

par sa composition, ne reconnois-
1. de vsu part. *soient point l'artifice du Crea-*
teur, ont perdu le sens, & resi-
stent aux lumieres que les œuures
de la Nature leur donnent. Il
s'écrie ensuite dans l'admira-
tion des œuures du Createur,
& dit que par la reconnoissan-
ce qu'il luy fait d'estre l'Au-
teur de toute cette belle dispo-
sition qui se rencontre dans
l'œconomie de nostre Corps,
il est asseuré de luy auoir
chanté vn Hymne, qui luy
est beaucoup plus agreable,
que s'il luy auoit fait des sa-
crifices de plusieurs centaines
de taureaux, & des parfums des
drogues les plus precieuses, &
les plus odoriferantes. Et il
ajoûte que la vraye pieté con-
siste dans ses loüanges & dans

ses actions de graces. Apres cela il inuectiue contre les Epicuriens, qui nioient la prouidence de Dieu, & qui vouloient que le hazard conduisist toutes choses.

C'est par ces degrez qu'il est monté, non seulement iusqu'à la connoissance de la Diuinité; mais aussi iusqu'à découurir la grandeur de ses attributs; Comme il paroist de ce qu'il ajoûte. *Puis*, dit-il, *que nostre ame qui est renfermée dans vn cloaque d'humeurs, a tant de vertu; à plus forte raison deuons-nous croire la grandeur & l'excellence de cét esprit qui en est l'Auteur, qui habite dans les Cieux.*

Par vn semblable raisonnement; en considerant la mer-

ueilleuſe fabrique que les or-
ganes de nos ſens ont pour leur
action; nous pouuons eſtre me-
nez à connoiſtre la hauteſſe &
la puiſſance de Dieu, par exem-
ple, qu'il voit tout, & qu'il
entend tout; parce, comme
dit Galen, *Qu'il eſt l'Auteur
dans tous les hommes des parties
qui ſeruent à la veuë; & à
l'oüie; & ceux qui ne le connoiſ-
ſent pas par là, étouffent leur
raiſonnement, & ſe rendent
ſourds à la voix de la Nature,
qui réſone en eux;* C'eſt ain-
ſi que le Pſalmiſte en parle; au
ſujet de ceux qui apres auoir
fait les violens, diſent, *le Sei-
gneur ne le verra point, le Dieu*
Pſ. 95. *de Iacob ne l'entendra point. Ce-
luy qui a planté l'oreille,* répond-
il, *n'orra-t-il point? Celuy qui*

formé l'œil ne considerera-t-il point ? Nous pouuons donc en connoissant la beauté de l'œil; & en contemplant la merueille de l'oreille, étre conduits à reconnoistre vne essence qui entend tout, & qui void tout, qui est la cause premiere de ces beaux organes, & nous y pouuons estre menez par nos propres forces, & sans vne grace surnaturelle, de laquelle ont eu besoin les Iuifs, pour atteindre iusqu'à la connoissance de la Loy, puis qu'il y auoit vne couuerture qui leur empeschoit de penetrer iusqu'à son sens interieur. Et pour la predication de l'Euangile. Il faut que Dieu outre le son exterieur de la parole, nous ouure le cœur interieurement, 2. Corin. c. 3.

Act. 16. comme il fit à Lydie. Nou
pouuons reconnoiſtre de nou
meſmes, parce que nous voyõ
dans cét Vniuers en haut, &
en bas, qu'il y a vn Eſprit Sou
uerain qui fait, qui meut, &
qui conduit tout ce que nous
voyõs, par lequel nous viuons
nous nous mouuõs, & ſommes
Ainſi ceux qui par ce moyen
ne reconnoiſſent pas vne Di
uinité, n'ont pas ſeulemen
faute de raiſonnement, ils ont
meſme faute de ſens; Et par-
tant le Pſalmiſte a eu raiſon de
les appeller, non ſeulement
brutaux; mais d'ajoûter *qu'il*
ſont les plus brutaux d'entre l
peuple; veu qu'il ne faut point
chercher Dieu, bien loin; nou
le rencontrons en nous-meſmes,
Act. 17. *comme en tâtonnant.*

Et bien que ces beaux luminaires qui sont aux Cieux nous surprennent, soit par leur grandeur, soit par l'éclat de leur lumiere, soit par la certitude de leur mouuement, qui n'a point de relâche, Neantmoins apres auoir tout exactement consideré, nous verrons reluire dans les choses d'icy bas vne semblable sagesse & vne mesme puissance ; car quoy que leur matiere soit moins durable, moins noble, & moins belle, si est-ce pourtant que celuy qui a fait & creé toutes choses, y a déployé vne pareille industrie.

L'artifice n'est pas moindre, de representer vne chose, auec de l'argille, qu'auec de l'or, ou auec de l'yuoire. On

admire autant des horloges de bois, qui marquent exactement les heures, que ceux qui sont faits du plus precieux metal; la matiere surprend les foibles & les simples; mais ceux qui s'y entendent, sont touchez par l'excellence de l'artifice, qui est plus admirable dans les moindres ouurages de la Nature, que dans les plus excellens du meilleur Ouurier. Il y a plus de merueilles dans vn moucheron, qui se meut, & qui se nourrit, qu'il n'y en auoit dans ce bel anneau si celebre de l'antiquité, où Phaëthon estoit representé dans vn char tiré à quatre cheuaux, où toutes les parties de chaque cheual paroissoient en leur entier; Ainsi si nous mettons à part la matiere

matiere, dont l'homme eſt composé; & que nous en conſiderions ſeulement l'artifice, & l'agencement des parties, nous confeſſerons que quoy qu'il ne ſoit pas d'vne matiere ſi noble que le Soleil, neantmoins il y paroiſt vn pareil artifice de l'Ouurier, & qu'on n'en doit pas moins reconnoiſtre Dieu, le premier Auteur, comme le reconnoiſt Galen, qui y a eſté conduit par la ſeule voye de la Nature.

Mais Galen a encore eſté plus loin: Il a meſme reconnu que Dieu eſt l'Auteur de l'œconomie des actions qui ſe font dans noſtre corps, c'eſt où il parle des parties qui font plus d'humeur qu'il ne leur en faut pour leur vſage; qui ainſi leur

Aph. 39. 5. deuient inutile; mais tres-neceſſaire pour les autres parties, comme le chyle que l'eſtomach fait, le ſang que le foye engendre. Il y en a meſmes qui ne ſeruent point à l'indiuidu qui l'engendre, mais il eſt neceſſaire pour la propagation de l'eſpece, ou pour la nourriture de l'enfant, quand il eſt venu au monde : *Ce n'eſt pas*, dit Galen, *que la partie faſſe cette humeur ſur-abondante, comme ſi elle ſçauoit ſon vſage, & à quoy il pourra ſeruir; veu que ſi ainſi eſtoit, elle auroit vne conduite égale à celle des Gouuerneurs des Villes les mieux policées; Ce qui n'eſt point, puis que cette vertu qui fait la digeſtion, n'a ny ſageſſe ny jugement;* Mais il attribuë cette preuoyance

celuy qui a fait l'animal, c'eſt à dire à Dieu le Createur, qui y a agy, auec vne grande ſageſſe & intelligence. Ie ne penſe pas qu'on puiſſe mieux témoigner la dependance des choſes viuantes au Createur, que Galen le fait par ce diſcours, & ſans doute, que qui fait ces conſiderations, a fortement empreinte dans ſon eſprit, la veneration de la Diuinité. Peu de Chreſtiens ont eſté iuſques-là; quoy qu'ils fuſſent aydez de la lumiere de la reuelation, au lieu que Galen y eſt paruenu par la ſeule connoiſſance des œuures de la Nature; Auſſi la raiſon qu'il apporte, eſt la ſeule qui peut ſatisfaire à cette difficulté, & à beaucoup d'autres, toutes cel-

l. de fœtus form.

les qu'on peut prendre d'ailleurs, ſont flotantes & incertaines.

Ainſi, tant s'en faut, que ce qu'on attribuë à la Nature, ſe faſſe au prejudice du Createur, que les grands-Hommes qui en ont cherché les cauſes auec ſoin, ont eſté contraints de confeſſer que Dieu preſide dans cette œconomie.



Chapitre IV.

Que les Medecins ont reconnu par les maladies, & par leur guerison, que Dieu y agit.

AVANT que de venir à la deduction de ce qui doit estre expliqué en ce Chapitre: Il est à propos d'éclaircir l'ambiguité qui se peut rencontrer dans ce mot de Nature, lors qu'on dit que les Medecins donnent trop à la Nature. Il s'y peut prendre, ou pour la cause de la maladie qui agit par sa force & par sa vertu, ou pour la qualité des remedes dont le

Medecin se sert.

Mais parce qu'Hippocrate le prend encore en vne troisiéme signification, quand il dit, Que c'est la Nature qui guerit les maladies, où il l'entend de ce principe, & de cette cause, qui est en nous, qui fait la digestion de l'aliment, la secretion & l'expulsion de ce qui est superflu & nuisible. Sans nous arrester à cette derniere signification : Nous disons simplement, que quand Hippocrate & les autres Medecins parlent ainsi, ils le font en honorant l'Auteur de la Nature ; veu qu'ils reconnoissent que luy qui nous a donné l'Etre, nous a donné le moyen de nous y conseruer ; & que cette Nature qui est vn effet de sa puissan-

νούσων φύσιες ἰητροί.

ce, eſt auſſi vne marque de ſa bonté, puis qu'il luy a donné la force de ſe maintenir, & de chaſſer ce qui luy eſt contraire.

Il ſemble que le peuple l'entende dans les deux autres ſignifications: Dans la premiere, comme s'il trouuoit mauuais que le Medecin veüille rendre raiſon de l'origine des maladies, pretendant qu'elles viennent immediatement de Dieu. Dans la ſeconde, comme blâmant le Medecin de donner trop à ſon Art; Et que quand, ſelon ſes regles, il applique le remede à la maladie, & que la ſanté s'en enſuit; de ne reconnoiſtre rien au deſſus de ces cauſes naturelles, à qui on puiſſe attribuer le recouurement de la ſanté. Nous mon-

trerons dans ce Chapitre, iusques où les Medecins ont étendu les aduantages de leur Art, ſoit pour la connoiſſance de l'origine des maladies; ſoit pour l'effet des remedes qu'ils employent pour leur gueriſon; & comme ils ont tout rapporté à Dieu.

Si nous conſiderons les cauſes des maladies, nous reconnoiſtrons qu'il y a vne conduite d'enhaut, qui y preſide. C'eſt l'ordinaire que les ſaiſons fort déreglées, ſont cauſes de diuerſes maladies : Et comme les Aſtres ſont en quelque façon maiſtres des ſaiſons, par la connoiſſance qu'on peut auoir de leur mouuement, & de leur influence; on peut preuoir quelle ſera la conſtitution des tems.

Les Aſtrologues ſuiuant leurs theorémes auoient remarqué que l'année mil cinq cẽs vingt-quatre, deuoit eſtre fort plu- Viues. uieuſe, meſme iuſqu'à menacer d'vn Deluge, & qu'enſuite il deuoit y auoir force maladies, & appuyoient leurs predictions ſur des raiſonnemens infaillibles, ſelon leur principe: Mais le Tout-puiſſant qui eſt au deſſus des Eſtoiles, empeſcha leurs effets, en ſorte qu'à peine y eut-il iamais vne année plus ſeiche, ny plus ſaine.

Il eſt ſouuent impoſſible de dire la cauſe des maladies communes, ſoit que vous regardiez les Aſtres, que vous conſideriez l'air, ou que vous la cherchiez dans ce que nous

Fern.l. 2. de abditis rerum causis, c. 14. mangeons & beuuons. La peste prend en Hyuer, en Esté, en vn temps pluuieux, en vne saison temperée & égale, sans que les saisons precedentes ayent esté dereglées; mesme contre toutes les obseruations des Astrologues. On en peut autant dire de la dysenterie, lors qu'elle a vne cause commune: Elle vient en vne saison Sennert. humide & chaude, seche & chaude, humide & froide, seche & froide; Plusieurs en ces rencontres, ont recours aux qualitez occultes, entendans par là ce qui ne peut estre rapporté aux Elemens, mais Hippocrate en considere bien d'autres; & dit que ce ne sont pas ces qualitez communes, qui agissent puissamment; mais ce

qui eſt acre, amer, acide, ſalé, & doux, & qu'il y a plusieurs autres qualitez plus conſiderables, que le chaud & le froid, l'humide & le ſec. l. de veteri Medicina.

Ie confeſſe que ſi on ſçait la cauſe d'vn effet, ſans qu'on puiſſe dire le moyen de ſa productiõ, on pourra bien dire qu'il eſt produit par vne qualité qui ne nous eſt pas connuë. Mais lors qu'on ſçait l'effet, & qu'on n'en peut ſçauoir la cauſe; pourquoy ne dirons-nous pas auec Hippocrate, qu'il y a quelque choſe de Diuin? comme il le declare au commencement du Liure περὶ γυναικείης φύσιος, où il dit que μάλιστα μὲν τὸ θεῖον ἐν τοῖσιν ἀνθρωποῖσιν αἴτιον εἶναι, *dans les choſes humaines, la principale cauſe eſt ce qui pro-*

cede de Dieu; Et au commencement des prognoftiques, parlant des maladies aiguës, il dit; *Qu'il faut connoiftre la Nature de telles indifpofitions, combien elles furpaffent les forces du Corps; Et que s'il y a quelque chofe de*
εἴ τι *diuin dans les maladies, il faut*
θεῖον *fçauoir quel en fera l'euenement.*
ἔνεστιν Ie fçay bien qu'on interprete ce dire diuerfement; Mais il ne fe peut entendre, que pour vne caufe qui dépend d'vn Etre furnaturel, & qui trouble la preuoyance du Medecin. Et c'eft ce que nous pretendons qu'Hippocrate a connu, que les caufes des maladies deuoient quelquefois eftre principalement rapportées à Dieu; Et que par là il eft monté iufqu'à la connoiffance de la Diuinité.

Il a mesme crû que Dieu agissoit dans les maladies ordinaires, comme on le peut voir dans le lieu où il recherche la cause de la sterilité des Scythes, ἐμοὶ δὲ καὶ αὐτέῳ δοκεῖ ταῦτα τὰ πάθεα θεῖα εἶναι, καὶ τ' ἄλλα πάντα. *Il me semble aussi à moy que ces affections sont diuines, comme aussi toutes les autres.* Dieu y est consideré, comme la cause premiere; & la Nature, comme la cause prochaine, & immediate. Car comme il dit au mesme endroit ἕκαστον δ' ἔχει φύσιν, καὶ οὐδὲν ἄνευ φύσιος γίγνεται. *Chaque chose a sa nature, & rien ne se fait sans vne cause naturelle.* Ainsi & Dieu & la Nature agissent tousiours dans vn mesme effet : Mais le τὸ θεῖον, dont il est parlé au pro-

gnoſtic , eſt quelque choſe d'extraordinaire dans les maladies.

Les Medecins preuoyent la conſtitution du corps par les ſonges. Hippocrate en a fait vn Traitté, où il met les diuers traittemens des malades, ſelon la diuerſité de leurs ſonges; Il adjoûte pourtant, que *lors que les ſonges expriment ce qui doit arriuer à vne Ville, ou à tout vn païs; qu'ils ſont enuoyez par les Dieux :* Ainſi les Medecins apprennent par les ſonges, qu'il y a quelque choſe au delà de la Nature : Auſſi toutes les Nations ont touſiours crû que lors que les ſonges n'ont aucun rapport auec la conſtitution naturelle, ou auec les mœurs de ceux qui les font; mais qu'ils

s'accordent ponctuellement auec les euenemens, du tout inconnus à ceux à qui ils sont arriuez ; ou en eux-mesmes, ou en leurs causes ; on ne les peut rapporter au hazard, ny aux causes naturelles.

Hippocrate allant pour traitter Democrite, qu'on pretendoit malade, témoigne dans sa Lettre qu'il écrit à Philopœmen, qu'il ne se fioit pas tant en son Art, qu'il ne recourust à l'assistance de Dieu, pour prescrire les choses conuenables ; Car quoy que cette Lettre sente les tenebres du Paganisme, & qu'il entende parler d'Esculape, ces paroles en sont pourtant remarquables. *Dieu,* dit-il, *m'ayant presenté la main, ie la pris auec grande joye : Et*

le priay qu'il s'en vint auecmoy. Et qu'il ne me delaiſſaſt point dans la cure que j'entreprenois. Etquoy qu'il die que cela luy ſoit arriué par ſonge ; neantmoins il ne peut auoir eu vn tel ſonge, qu'auparauant il n'ait eu en veillant la penſée de la Diuinité, & du beſoin qu'il auoit d'elle.

Il n'y a point de Medecin, qui ne doiue connoiſtre la neceſſité qu'il a de l'aſſiſtance de Dieu ; lors qu'il traitte des malades. Il faut vn concours de tant de choſes pour leur guériſon ; Et nous auons ſi peu de connoiſſance, que pour reüſſir en l'vn & en l'autre, nous auons beſoin que la Fortune nous ſoit fauorable ; qui eſt pour le dire plus veritablement, que Dieu

veüille eftre propice à noftre deffein : C'eft le fentiment d'Hippocrate, dans la Lettre qu'il écrit à Crateuas: πολλά γὰρ ἡμέας θνητοὺς ἐόντας λάθει, ἅτε μὴ πάγχυ δὶ ἀτρεκίας ευτονέοντας. *Car plufieurs chofes nous font cachées à nous qui fommes mortels, qui n'auons pas de fermeté ny de certitude pour fçauoir ce qui eft veritable* οὐ γὰρ ἀρκέεται ὁ κινδυνεύων οἷς δυνάμεθα, ἀλλὰ ἐπιθυμεῖ καὶ ἃ μὴ δυνάμεθα. *Auffi les chofes que nous pouuons, ne font fuffifantes à celuy qui eft en peril*, afin que nous luy redonnions la fanté; *Mais il doit fouhaitter*, afin qu'il l'obtienne quelque chofe de plus, *& qui n'eft point en noftre puiffance.* δεῖ δὲ ἐν ἀμφοτέροισιν τουτέοισιν καὶ τύχης. *& en*

l'vn & en l'autre, il faut de la fortune.

Ainsi il est euident qu'Hippocrate a souhaitté, pour reüssir dans le traittement de ses malades, d'auoir l'assistance de Dieu, qui est la fortune qu'il demande, & cette puissance qui ne dependoit point de luy; C'est cette cause cachée, qui se glisse dans nos actions, & qui determine leur euenement. Car il ne faut pas croire que les Medecins & les Philosophes d'alors, ayent voulu que ce fust quelque chose d'aueugle, que la fortune. Aristote dit que *la fortune n'est rien: Mais que ce qui est representé par là, c'est le premier de tous* in fine. *les principes; que c'est Dieu mes-*

me, & qu'ainsi par elle nous sommes conduits & gouuernez par vne puissance Diuine, qui est au dessus de la raison. C'est pour cela que ceux qui gouuernoient parmy les Payens, luy auoient dedié des Temples; comme cõfessans que ce qu'on luy attribuoit, venoit de Dieu, & que ce que le vulgaire donnoit au hazard, les plus sages y reconnoissoient vne puissance Diuine. C'est ainsi que le Medecin doit estre heureux, & auoir la fortune fauorable; c'est à dire, Que Dieu luy ouure l'esprit pour connoistre les maladies, & qu'il benisse les remedes qu'il employera pour leur guerison. Que si ailleurs Hippocrate dit, *Que les preceptes sur lesquels la Medecine est*

7. ad Eudemum.

lib. de

locis in homine. *establie sont tres-beaux, fermes & stables, que les remedes dont on se sert sont certains; qui ont peu de besoin de la Fortune: Que les bons ou les mauuais euenemens dependent de la façon qu'on agit: Et qu'à vn ignorant, qui n'agit pas comme il doit, rien ne reüssira, comme il souhaite.* Sans doute il prend en cét endroit, la Fortune pour vne cause par accident, qui n'a point de connoissance; qui se rencontre dans nos actions, lors que quelque chose se fait; qui ne dépend pas de l'arrangement des causes particulieres. Les ignorans ont besoin de cette Fortune, puis qu'agissant sans science, ils ne peuuent auoir de succez, que par rencontre: & c'est cette Fortune qu'il rejette. Car y a-

t-il lieu d'attribuer la guerison au hazard ; lors que le Medecin agit selon les preceptes de son Art, auec raison & auec ordre. Mais nous ne laissons pas d'auoir besoin de la fortune, qui vient de la direction de Dieu, ce qu'Hippocrate reconnoist en ce mesme endroit; veu qu'il l'a dit estre puissante de par soy-mesme, & qu'elle n'est point commandée par autruy ἡ γὰρ τύχη αὐτοκρατὴς καὶ οὐκ ἄρχεται.

Hippocrate témoigne admirablement bien dans son Traité de la Bien-seance conuenable au Medecin, comme les Medecins sont pleinement persuadez de la conduite de Dieu, dans la guérison de leurs malades. *La science de la Medeci-* meì

ἀσχημοσύνης. Ex lectione Hurnii & Variis Foësii.

ne, dit-il, *est jointe auec vne grande sagesse ; car le Medecin à l'entēdement entierement remply de la connoissance des Dieux. Et on remarque que l'exercice de la Medecine, apprend à ceux qui en font profession, à porter vne grande reuerence aux Dieux; tant par ce qui se voit dans les maladies, que par les accidents qui y suruiennent. Aussi reconnoissent-ils le soin que les Dieux prennent pour la guérison des maladies, & que la Diuinité qui gouuerne & qui regit toutes choses, n'y est pas oisiue, soit dans les maladies que les Medecins traittent, soit dans celles qui se guérissent sans leur ayde ; Car toutes celles que la Medecine surmonte, & dont elle vient à bout, elle le fait par l'assistance de la*

Diuinité. Partant la methode de guerir les maladies, qui est jointe auec sapience, est vn don de Dieu, & en dépend, & on en peut recüeillir comme par vn sommaire, la connoissance de Dieu. En vn autre endroit, il veut que *lors qu'on commence à agir dans les maladies, on prie Dieu, afin que les remedes reüßissent.* Il dit ailleurs que c'est vn discours tres-pernicieux, & qui sent son jeune homme de promettre auec serment vn euenement heureux, puis que c'est par la grace des Dieux, que nous auons vne fin telle que nous souhaittons dans nostre employ.

l. de insomniis.

In præceptionibus.

On dit d'ordinaire qu'à la guerre, le plus adroit l'emporte; Si est-ce qu'assez sou-

uent le plus petit nombre, &
qui a des Capitaines les moin
experimentez, a le deſſus: L
raiſon en eſt que la directio
& la conduite de Dieu, s'y
découure d'vne façon tout
particuliere : Auſſi ſe dit-il
eſtre le Dieu des batailles, &
il en donne l'aduantage, à qui
bon luy ſemble, ce qu'il fait
quelquefois ſans y employe
la main des hommes ; comme
quand le Roy Ioſaphat, ſans
Cron. 2. ch. 20. ſe ſeruir d'aucunes armes, en
faiſant chanter des Cantiques,
& en loüant Dieu, obtint la
victoire contre pluſieurs na-
tions qui eſtoient entrées dans
ſon royaume. Pour l'ordi-
naire, Dieu donne la pruden-
ce aux Chefs, & le courage
aux ſoldats : mais durant la
meſlée,

combien y suruient-il de terreurs sans sujet, combien de choses qu'on ne peut preuoir, qui donnent, ou qui ostent la victoire.

La prouidence de Dieu qui se découure tout à plein dans l'euenement des batailles, se remarque en détail, & auec moins d'éclat dans le succez des maladies. C'est de Dieu que vient la santé, & mesme lors qu'il luy plaist de déployer sa vertu, par des voyes surnaturelles, & extraordinaires, il y faut recourir (comme à cette onction miraculeuse, qui se faisoit du temps des Apostres) plustost qu'à ceux qui pratiquent la Medecine. Aussi Asa, Roy de Iuda, est-il blâmé de n'auoir point requis le

Seigneur en sa maladie ; mais
Chron. 2. c.16. d'auoir plus mis sa confiance,
dans l'Art des Medecins: Dieu
qui l'auoit garanty par miracle
contre les Æthiopiens, qui
auoient vne armée de mille
milliers d'hommes, & de trois
cens mille chariots, vouloit
qu'il s'appuyast plutost sur luy,
que sur les hommes.

Il y a peu de Medecins qui n'ayent veu des succez au delà de leur esperance. Ils en doiuent rendre la loüange au Souuerain ; qui agïssant par des causes ordinaires ; les pousse quelquefois au delà de leur force; Ainsi quand il luy plaist, vne masse de figue appliquée, a plus de vertu que les remedes les plus recherchez. Ie lis auec plaisir dans les exemples que

rapporte Schenkius, celuy où il parle d'vne maladie tres-fâcheuse, qu'auoit vn enfant; *Que les Medecins en attribuoiët la guérison plustost à la misericorde de Dieu, & aux prieres des gens de bien, qu'aux remedes qui y furent employez.* Ie serois ingrat enuers cette Souueraine Bonté, si ie ne reconnoissois que c'est par sa grace que ie fus soulagé cét Esté dernier, d'vne fiévre continuë, auec de grandes inquietudes, du pourpre mal conditionné, & vn pouls fort languide: Il est bien vray que les choses que l'on me fit, y conuenoient, mais ie suis tres-persuadé que leur effet ne pouuoit estre si prompt, ny si entier dans l'âge auancé où ie suis; si Dieu ne m'eust regar-

dé en ses grandes misericordes, m'ayant redonné ma santé, dans moins d'vne semaine, du commencement de la maladie.

Il arriue aussi que des maladies qui ne deuroient rien auoir de fâcheux, & où rien ne manque dans le traittement; ont des succez contre nostre attente. Il y en a qui s'estans fait traitter, pour preuenir vn mal, y sont tombez; d'autres qui en sont morts, auec la surprise des Medecins, qui veulent qu'il y [redacted] ait eu quelque chose de caché; ils deuroient parler comme Hippocrate, & dire qu'il y auoit quelque chose de diuin; & que Dieu y agissoit particulierement.

Combien de fois nous trom-

pons-nous, rapportans à des causes ordinaires, les maladies que Dieu enuoye; parce qu'en quelque façon, elles sont semblables à celles qui viennent par des causes naturelles. Et enfin apres beaucoup de peine perduë, nous sommes contraints d'y reconnoistre vn esprit de maladie. Les Medecins les plus sinceres, l'ont tousiours aduoüé, de quelque nation, & de quelque Religion qu'ils ayent esté ; Et ont reconnu que dans la generation, & dans la guérison des maladies, Dieu y presidoit.

πνεῦμα ἀσθενείας

Ie ne sçache point de Religion dans le monde, que la Payenne, celle des Iuifs, celle de Mahomet, & celle des Chrestiens. Nous auons fait voir

les sentimens d'Hippocrate, qui estoit Payen. Iesus fils de Sirac, nous donne à connoistre ceux des Medecins Iuifs de son temps, luy qui estoit Iuif, & qui a écrit ce qu'il sçauoit: Il
ch. 38. témoigne donc, *Qu'ils prioient le Seigneur, afin qu'il fist prosperer entre leurs mains, le soulagement & la guerison, pour maintenir la vie de ceux qui estoient detenus en langueur.* Les Mahometans font la mesme
Mesue. Auicenne. chose. Ils enseignent à *auoir tousiours Dieu deuant les yeux,*
Haliabas. & témoignent esperer que par son ayde, & par sa bonté, les choses qu'ils prescriuent, auront leur effet; Qu'il ne faut pas attribuer la santé que le malade a acquise par nostre moyen, ou à son adresse ou à

sa science, mais à Dieu qui est Autheur de tout bien. Qu'aux promesses que fait le Medecin au malade, il y doit tousjours mettre cette clause, si Dieu le veut : Et qu'il n'y a que les estourdis qui se raillent quand on parle ainsi.

Les Medecins Chrestiens, qui croyoient plus pleinement que les Arabes, ce qui est contenu dans les cahiers de l'Ancien & du Nouueau Testament, ont toufiours dit, & ont reconnu par leurs écrits, comme Dieu interuenoit dans les maladies. Ie ne rapporteray les témoignages, que de ceux qui sont les plus connus parmy nous.

Fernel rapporte, *Qu'vn jeune homme estoit trauaillé par in-*

teruale d'vne conuulſion & concuſſion, tantoſt du bras gauche, tantoſt du droit, tantoſt d'vn ſeul doigt, tantoſt d'vne jambe, tantoſt des deux; tantoſt de tout le corps: Et que cette agitation ſe faiſoit auec vne telle violence, qu'à peine quatre valets le pouuoient retenir. Cependant dans tous ces efforts, les ſens, la parole & le iugement eſtoient libres & entiers: Et cela luy prenoit pour le moins dix fois le jour; Il ſe portoit aſſez bien dans les interuales de ſes accez; ſi ce n'eſt qu'il eſtoit abbatu de trauail; Les Medecins qui le traittoient, eſtoient des plus habiles; Ils creurent vray-ſemblablement que c'eſtoit vne conuulſion qui approchoit de l'epilepſie, cauſée d'vne humeur maligne, conte-

nuë dans l'épine du dos, d'où vne vapeur s'éleuoit dans les nerfs, qui vont de l'épine du dos dans les bras, dans les jambes, & dans les autres parties du corps, & non pas dans le cerueau : On le traitta, ſuiuant ce diſcours raiſonné ; mais apres qu'on y eut perſiſté trois mois inutilement ; le diable qui eſtoit la cauſe de tout ce deſordre, ſe donna à connoiſtre, le malade parlãt vne langue qu'il n'entendoit point auparauant, diſant les penſées les plus ſecrettes de ceux qui eſtoient preſens ; & ſe mocquant de ce qu'il auoit trompé les Medecins, & de ce qu'ils auoient tourmenté le malade par des remedes ſuperflus.

Iulian Paumier, diſciple de Fernel, dit, *Que la peſte vient*

quelquefois immediatement de Dieu, par ſon ſeul commandement; ſans qu'il y employe les Cauſes Secondes. Duret monſtre par vn long diſcours, que *Dieu ſeul a la puiſſance de noſtre vie, & de noſtre mort; & que ce qu'on dit des années climacteriques, eſt ſans fondemẽt.* Hurnius, diſciple des Medecins de Paris, raporte l'efficace des remedes, à la benediction de Dieu, & finit ſes diuers Liures de Pratique, par ce diſtique,

Ni Deus adfuerit, vireſque infuderit herbis,
Quid rogo, dictamnus, quid panacæa juuant?

Sennert, dont les œuures ſemblent auoir acquis le droict de naturalité en France, par les diuerſes impreſſions qui s'en

sont faites, dit à la fin de ses Institutions, que le Medecin doit prier Dieu, & esperer par son assistance vn euenement fauorable.

Or pour monstrer, comme ce qui arriue dans les maladies, n'a pas tousiours des causes naturelles, i'adiousteray vne histoire, qui est de ma connoissance : L'an mil six cens trente-cinq, que i'estois auec Monseigneur le Duc de Rohan, en qualité de son Medecin, & de l'Armée qu'il commandoit ; en passant par Coire, qui est la principale Ville des Grisons : On m'y fit voir vn enfant de bonne maison, de l'âge de quatorze ans, qui demeuroit chez Monsieur Taccius, qui auoit des paroxysmes melan-

choliques par interuales, & certains mouuemens reglez; tous les iours sur les neuf heures du matin, l'accez le prenoit, durant lequel il se remuoit vne heure & demie, en diuerses façons, & crioit, & si on tâchoit de l'en empescher, en luy retenant les bras, ou quelque autre partie de son corps; l'accés en estoit plus grand, & il crioit beaucoup plus fort. Il y auoit quelque cadence dans ses mouuemens; & dans le ton de sa voix, quelque chose d'harmonieux: Il finissoit ses diuerses agitations dans la mesme situation, qu'il les auoit commencées, en regardant l'orient; & quoy qu'on l'en empeschast, il s'y remettoit toûjours, s'estant tourné diuerses

fois vers les quatre coins du monde ; Aprés quoy, on le remettoit dans son lict, où il entroit dans vn grand assoupissement, lequel estant finy ; il auoit de fâcheuses réueries ; mais durant tout ce temps, il n'auoit du tout point de fiévre. On rapportoit diuerses causes, d'vne si considerable maladie, & en raisonnoit-on diuersement, neantmoins le temps découurit que c'estoit vne possession d'vn esprit malin.

Ainsi on a tousiours reconnu qu'il se rencontroit quelquefois dans les maladies, quelque chose au delà de la Nature. Et quand les Medecins l'ont rapporté aux demons par la mesme, ils se sont

eleuez iuſques à Dieu, puis qu'il faut vne ſouueraine puiſſance qui retienne leur mauuaiſe inclination, & qui luy donne des limites.





SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine de cette erreur populaire, Que les Medecins déferent trop à la Nature, & qu'ils n'ont point de Religion.



POVR bien découurir d'où cette erreur s'est épanduë dans le monde, il faut prendre la chose de plus haut, & la

chercher iusques dans son commencement. Nous lisons aux Actes des Apostres, Que *Dieu és temps passez, a laissé tous les*
a. 14. *Gentils cheminer dans leurs*
c. 17. *voyes ; Ayant dissimulé les temps de l'ignorance. Deus in prateritis generationibus, dimisit omnes Gentes ingredi vias suas: Tempora hujus ignorantiæ despiciens Deus.* De là est arriué qu'ils se sont laissez aller à la vanité de leurs pensées, & qu'ils se sont forgé des Diuinitez sans nombre: Hesiode en comtoit de son tems, iusqu'à trente mille, comme ses Vers le témoignent.

Τεὶς γὰρ μύριοι εἰσιν ἐπὶ χθονὶ πολυβοτείρη.
Δαίμονες ἀθάνατοι φύλακες μερόπων ἀνθρώπων.

Et le nombre en augmenteroit de beaucoup, si on adjoûtoit celles qui estoient adorées dans les lieux qui n'estoient point de sa connoissance, & celles que la Superstition a forgées depuis, durant les tenebres du Paganisme : Selon le sentiment du peuple d'alors ; vn grain de bled ne pouuoit monter en épy sans l'assistance de plusieurs Dieux ; Vne femme ne pouuoit conceuoir, ny accoucher, sans que plusieurs Diuinitez s'en méllassent, & c'est pour cela que le iour qu'Olimpias accoucha d'Alexandre, qui depuis fut surnommé le Grand ; le Temple de Diane en Ephese, ayant esté bruslé, ils disoient que c'estoit parce que la Deesse

s'en estoit absentée pour aller seruir de Sage-femme à Olimpias ; Ils donnoient des Dieux aux passions & aux maladies, ils en auoient d'autres pour la protection des crimes, ils auoiẽt de mauuais Dieux qu'ils nommoient *Vejoues*. Ils auoient des Deésses jalouses & coleres; & ils firent vne Deésse de Flora, qui auoit esté vne Courtisane publique : Les choses les plus abjectes estoient adorées; & il n'y auoit pas iusques aux aulx & aux oignons, qu'ils n'erigeassent en Diuinité. Chaque bourgade auoit vn Dieu particulier: Mesmes les familles en auoient souuent, qui leur estoient propres.

Les Philosophes qui estoient instruits par le grand Liure de

la Nature, à rapporter tout à vn premier Eſtre, *tres-bon & tres-puiſſant, ſeul immortel & eternel*, duquel la Nature meſme dépend, ne pouuans acquieſcer à la ſuperſtition des Peuples; paſſoient parmy eux, pour eſtre ſans Religion.

Plut. au traitté des Oracles qui ont ceſſé.

On fit mourir Socrate, parce qu'il n'adoroit pas les Dieux des Atheniẽs. Platon qui auoit eſté inſtruit en ſon Eſcole, ne reconnoiſt dans toutes ſes œuvres qu'vn ſeul Dieu; neantmoins il n'oſoit dans ſa conuerſation aller de droit fil, contre ce torrent du Peuple, qui adoroit vne multitude de Dieux. Il ne ſe découuroit qu'à ſes confidens, comme il le fait à Denis, Tyran de Syracuſe. Quoy, luy écrit-il, *que ie croye que tu te puiſſes ſou-*

uenir de la marque que ie t'ay autrefois donnée pour discerner les lettres que ie t'enuoye par importunité, d'auec celles qui sont serieuses, & suiuant mon mouuement; neantmoins, à cause de la consequence, ie te prie d'y prendre garde, & de le remarquer attentiuement; parce que plusieurs me prient de t'écrire en leur faueur, que ie ne puis honnestement refuser, lors que ie le feray, selon mon propre sentiment, ie commenceray mes Lettres, par ce mot DIEV, lors que ce sera par importunité, le commencement en sera LES DIEVX.

Aristote, qui estoit son disciple, ayant dit que *c'est vn discours, qui nous vient, comme de succession & de pere en fils: Que*

toutes choses ont esté establies de Dieu, & par Dieu, qu'il est Pere de tout ce qui est au monde, & qu'il le conserue; Que quoy qu'il ne soit qu'vn, on luy donne pourtant diuers noms, selon ses diuerses vertus. Que cette multitude de Dieux estoit controuuée, apportant pour le prouuer ce Vers d'Homere, l. de mundo

Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη, εἷς κοίρανος ἔστω.

Il n'est pas bon que plusieurs dominent, il ne faut qu'vn seul Seigneur. Et ayant enfin conclu qu'il n'y a qu'vne intelligence infinie, & eternelle, qui est cause de toutes choses, il en fut si mal voulu des Atheniens, que quoy qu'il eust obtenu de grands aduantages, pour leur Ville, d'Antipater, νοῦς.

Roy de Macedoine; ils ne laiſſerent pas de l'accuſer, comme ayant de mauuais ſentimens des Dieux, & le preſſerent ſi fort, que pour euiter les effets de cette haine publique, & de crainte de receuoir vn pareil traittement à celuy que Socrate auoit receu, il ſe retira dans l'Iſle de Chalcide.

Aujourd'huy Negrepont.

Le peuple d'Athenes de ce temps là, cõme Plutarque le témoigne, ne vouloit point qu'on rapportaſt rien aux cauſes naturelles, parce que ce ſont des puiſſances, qui font leur operation par neceſſité: Mais ils attribuoient tout aux Dieux, agiſſans volontairement: & ils haïſſoient ſi fort les Philoſophes qui rendoient raiſon des effets de la Nature, qu'ils ne

En la vie de Nicias.

les pouuoient ſupporter ; Et ceux qui les vouloient detromper de la créance qu'ils auoient de leurs Dieux, & leur faire voir que ceux qu'ils adoroient pour tels, eſtoient hommes, qui auoient eu quelque qualité conſiderable, deuenoient l'objet de leur haine. Il ne faut pas douter, non plus, que les autres peuples d'alors, n'euſſent la meſme créance, pour la multitude des Dieux, que ceux d'Athenes.

Euemerus.

Le peu de connoiſſance des demy-ſçauans, aida à entretenir le peuple dans ſon erreur: Comme ils ne pouuoient penetrer iuſques aux cauſes particulieres des choſes, ils s'arreſtoient à la generale, & à la

premiere de toutes : Nous en auons vn exemple dans Xantus, le Maiſtre d'Eſope : Vn Iardinier luy demande pourquoy c'eſt que les herbes qui venoient d'elles meſmes, pouſſoient auec plus de vigueur, & eſtoient plus belles, que celles qu'il ſemoit, & cultiuoit auec grand ſoin : Cét homme qui n'eſtoit Philoſophe qu'en apparence, luy répond, Que Dieu le vouloit ainſi. Eſope s'en mocqua, & ce fut auec raiſon. Car cette queſtion étant naturelle, elle appartenoit à la juriſdiction de la Philoſophie, de laquelle Xantus faiſoit profeſſion, il eſt ſans contredit, luy repliqua Eſope, que tout ce qui arriue dans le monde, ſe fait par la volonté de

de Dieu; mais la Philosophie en doit rendre les raisons propres & particulieres : & celle de la demãde proposée, est que les plantes qui poussent d'elles-mesmes, viennent dans vn terroir conuenable, la terre les produit de ses entrailles, comme ses propres enfans : Mais celles qui viennent par la culture, le Iardinier les fait leuer par force, & elles ne rencontrent pas vne mesme dispotion pour leur auancement ; La terre semble ne les faire germer qu'à regret, comme vne marâtre nourrit les enfans d'vn autre lict: Le peuple reçoit bien plus facilement la raison de Xantus, que celle d'Esope, veu qu'on la peut appliquer à toute demande, & que celle-

cy ne s'eſtend qu'à ſoudre la difficulté propoſée.

Ces demy-ſçauans aidoient pour leur intereſt particulier, à faire valoir les ſentimens du peuple contre celuy des doctes; Et voyans que ceux-cy cherchoient exactement les vrayes raiſons des choſes, ils tâchoient de faire paſſer cette recherche, pour vn attentat contre l'honneur de la Diuinité: Ce ſont eux qui firent que les Atheniens mirent Anaxagoras en priſon, & qu'ils bannirent Protagoras, parce que ces deux Philoſophes rapportoient les cauſes de l'eclipſe de la Lune, à l'interpoſition de l'ombre de la terre, entre elle & le Soleil, duquel elle eſt illuminée, ce qui choquoit leur opinion

& leur deſſein ; Car comme ils vouloient en faire vn miracle, ils prenoient pour vn crime de leze Majeſté diuine, d'en alleguer vne cauſe naturelle.

La mauuaiſe opinion qu'on auoit de la Religion des Philoſophes, s'eſtendit iuſques à mettre en doute, celle des Medecins: Ces grands coups qui ſurprenoient le peuple, & dont les Philoſophes rendoient les raiſons, & qu'eux au contraire attribuoient à vne puiſſance Diuine, comme les eclipſes, les tremblemens de terre, la production des monſtres & choſes ſemblables, eſtoient rares : Mais il ſe rencontroit tous les iours ſujet de parler des maladies, & de leur gueriſon. Ils vouloient que leur indiſpoſi-

tion vint par vne punition diuine, & que leur guérison se fist par miracle: Tant le peuple est facile à se laisser emporter aux extremitez. Et voyans que les Medecins rendoient raison de ce qui se passoit dans les maladies, ils les blâmoient de donner trop à leur raisonnement, qui estoit fondé sur des causes naturelles.

Ainsi ce dire QVE LES MEDECINS DONNENT TROP A LA NATVRE, ET QV'ILS N'ONT POINT DE RELIGION, a sa source, & a commencé dés que la Medecine a esté en exercice: Car puis que les Medecins doiuent estre conduits par leur Art, de la connoissance de la maladie à celle de sa cause, qui leur doit ensuite montrer le remede, ce

procedé a toûjours efté contre celuy du peuple, qui attribuoit les effets naturels, à vne caufe libre & furnaturelle. De forte qu'outre que la haine que le peuple d'alors portoit aux Philofophes, comprenoit auffi les Medecins, parce qu'ils commençoient leur eftude par la Philofophie : Il y auoit des caufes particulieres d'auerfion, contre eux au fujet de leur profeffiõ.

Nous en auons vn exemple dans les Scythes, du temps d'Hippocrate : Les plus nobles & les plus grands d'entr'eux, eftoient impuiffans. Apres qu'ils s'eftoient à diuerfes fois approchez de leurs femmes, fans en pouuoir jouyr, ils difoient, felon qu'Hippocrate le rapporte, que Dieu en eftoit la

caufe, qu'il les puniffoit de ce qu'ils l'auoient offenfé ; Et ils s'en abbatoient tellement le courage, qu'accufans leur lâcheté & leur impuiffance ; ils prenoientla robe de femme, ne conuerfoient qu'auec les femmes, & ne s'eftudioient qu'à les reprefenter dans leurs paroles & dans leurs actions. Les autres Habitans du païs les regardoient auec frayeur & tremblement, & leur portoient de la reuerence, comme à vne chofe qui auroit efté marquée de la main de Dieu.

Hippocrate fait vn long difcours contre cette erreur: *Il faut reconnoiftre*, dit-il, *que cette indifpofition, comme auffi toutes les autres, procede de Dieu, mais cela n'empefche pas qu'elle n'ait fa caufe naturelle,*

qui est, que les gens de ce païs là estans molasses, froids, & humides, ne se portent pas à auoir la compagnie des femmes, & les plus nobles d'entr'eux allans toûjours à cheual, s'en affoiblissent beaucoup : (Ils ne s'y supportoient pas, & ne se seruoient point d'estriers comme nous) *ce qui leur cause des defluxions, & des douleurs aux jointures des cuisses & des jambes : Pour les en guerir, on leur ouure les veines qui sont proches des oreilles; & on en tire vne telle abondance de sang, que par foiblesse, le sommeil les prenoit*, qui procedoit d'vne grande dissipation d'esprits, & il s'en ensuiuoit, que par manque de chaleur, ils ne se pouuoient porter aux actions necessaires pour la generation.

Ainsi il n'y auoit rien qui deust particulierement estre attribué à Dieu; veu que si cela eust esté, les pauures, (selon le raisonnement d'Hippocrate) *en eussent esté affligez, qui d'ordinaire ne sont pas si deuots enuers Dieu, & qui mesme s'en prennent à luy de ce qu'ils ne sont pas si à leur aise.* Mais ceux qui estoient du commun peuple, auoient beaucoup d'enfans, parce qu'ils alloient à pied; & que par l'exercice, & pour n'auoir pas le moyen de prendre tant de nouriture, ils en auoient moins d'humidité superfluë, & plus de chaleur. Ce qui les rendoit plus forts & plus vigoureux.

Il y a apparence que les Medecins qui estoient dans la Scy-

thie, ont eu la mesme opinion qu'Hippocrate témoigne auoir eu de la sterilité des Seigneurs du païs, & qu'on les accusoit de donner trop aux causes naturelles, & mesme de le faire au prejudice de la reuerence deuë à la Diuinité.

Il y a certaines maladies qui prennent si soudainement, & qui sont accompagnées d'accidents si fâcheux & si extraordinaires, que le peuple d'alors ne pouuoit croire qu'elles vinssent d'autres causes que de Dieu; & pour ce sujet ils les appelloient saintes & sacrées, comme l'epilepsie qu'on appelle communement le mal caduc, ou le haut mal.

Hippocrate a fait vn Traitté, où il monstre que la cause

n'en eſt pas plus diuine, que celle des autres maladies: Qu'il n'y a rien qui y ſoit plus admirable, que ce qui ſe voit dans le retour des fievres intermittentes; qu'il n'y a aucune ſorte de maladie enuoyée de Dieu; dont on ne puiſſe rendre vne raiſon vraye-ſemblable; quoy qu'en certaine rencontre de tems ou de perſonne, il y puiſſe auoir quelque choſe de particulier, & de diuin, comme il le monſtre au prognoſtic, & dans l'autre lieu que nous auons cy-deuant rapporté.

Hippocrate continuë, & nous dit que l'ignorance & l'orgueil de ceux qui ſe ſont mélez de traitter cette maladie, luy a fait donner vne ori-

gine fur-naturelle; car faifans femblant d'eftre fort deuots, & de fçauoir plufieurs chofes, & ne pouuans donner de foulagement à ceux qui en étoient detenus, de peur de découurir leur peu de connoiffance; ils ont dit que l'epilepfie auoit quelque chofe de facré. Enfuite la traittans par de vains & inutiles remedes; quand ils ne reüffiffoient pas dans la guérifon, ils attribuoiēt aux Dieux la caufe des fâcheux fuccez, quoy que leur feule façon d'agir déraifonnable en deuft eftre accufée.

Nous recueillons de l'entretien de Democrite & d'Hippocrate, que l'enuie & l'ingratitude des hommes, a aidé à donner cours à cette erreur po-

pulaire; car apres, dit Democrite, que les malades sont guéris de leur indisposition, par l'adresse du Medecin, plutost que de confesser l'obligation qu'ils luy ont, ils aiment mieux dire que ce sont les Dieux qui leur ont miraculeusement rendu la santé, ou bien le hazard qui les a guéris, ou que leur forte constitution a chassé la maladie. La plus part mesme portent de la haine à celuy à qui ils ont de l'obligation de leur santé; & peu s'en faut qu'ils ne se fâchent de ce qu'ils luy en sont redeuables: Et le Medecin qui monstre par vn fort raisonnement, que la guérison a suiuy les remedes, comme vne suitte qui se deuoit naturellement faire, passe en leur

eſprit pour vn impie. Nous ſçauons bien que c'eſt Dieu qui guerit, & que ſans luy, toute l'induſtrie du Medecin eſt inutile ; Mais Dieu veut que les choſes agiſſent, ſelon la qualité qu'il leur a donnée ; il benit les moyens, mais pour l'ordinaire, il ne donne pas immediatement la guériſon : Cette déraiſonnable façon de iuger, fait dire à Hippocrate, qu'on l'a plus ſouuent blâmé, qu'on ne l'a loüé & honoré dans l'employ de ſa profeſſion.



Et der.er

Chapitre II.

Suitte de cette erreur populaire.

LORS qu'vne opinion a pris son cours, elle ne laisse pas de continuer, quoy que le sujet sur lequel elle estoit establie, cesse. Nous n'aurions pour le prouuer, qu'à rapporter les diuers Vau-de-ville, qui non seulement ne sont plus veritables ; mais dont l'origine est presque inconnuë, & neantmoins qui ne laissent pas de durer tousiours. Ainsi on pourroit dire que cette erreur populaire, qui est au desauan-

tage des Medecins, a continué, quoy que la cause n'en soit plus; Mais nous croyons que les raisons qui ont fait que les Payens se sont écriez contre leurs Medecins, durent encore aujourd'huy. La plus part des personnes qui tombent malades, quoy que ce soit aprés des excez commis, & qu'ils ayent en eux-mesmes des causes assez apparentes de leur indisposition, s'en prennent à Dieu, & disent qu'il les afflige : Et la mesme ingratitude qui faisoit dénier à Hippocrate la loüange qui luy appartenoit, se rencontre aujourd'huy parmy nous.

Il semble mesme que dans l'établissement du Christianisme, il s'y soit rencontré quel-

que nouueau motif qui ait obligé le peuple à parler contre la Medecine. Les hommes s'y voyans soulagez en vn moment, par la seule parole des Apostres, au lieu qu'ayans recours au Medecin, il faloit vn long-temps, & le fâcheux vsage des remedes, blâmoient les Medecins, comme donnans trop à leur Art; Et ie tombe d'accord qu'il se faloit pour lors adresser à ceux qui auoient le don des miracles.

Mais comme ces miracles ne deuoient durer que iusqu'à ce que la Religion Chrestienne fust establie, il a falu ensuite retourner à l'vsage ordinaire des remedes; Et pour lors, l'orgueil & l'impatience des hommes, a aidé à entretenir ces

faux prejugez qu'on auoit contre la Medecine. Ceux qui eſtoient malades, vouloient, & ils ſe iugeoient dignes que Dieu leur fiſt quelque grace particuliere, & qu'il déployaſt ſa puiſſance pour les guérir promptement, & rejettoient comme profane la voye ordinaire qu'il a eſtablie.

On a pouſſé l'auerſion contre les Philoſophes & contre les Medecins, iuſques à accuſer d'impieté quelques opinions de la Philoſophie, quoy que tres vrayes. Saint Auguſtin & Lactance, ont declaré heretiques ceux qui diſoient qu'il y auoit des Antipodes. Vn ſçauant Eueſque a perdu ſon Eueſché pour auoir maintenu qu'il y auoit des hommes

au deſſous de nous, & qui auoient leurs pieds oppoſez aux noſtres. La preuue de cette propoſition, ſe prenoit de la Geographie, qui n'eſtoit gueres connuë pour lors, & de l'Aſtrologie, qui eſt vne ſcience neceſſaire pour l'exercice de la Medecine; Et comme les choſes vont par degrez, il y a de l'apparence qu'auant que ces declaratiõs authentiques, éclataſſent contre les Philoſophes, on ait ſemé parmy le peuple quelques fâcheux bruits de la deuotion des Medecins, veu qu'ils eſtoient pour la plus part Philoſophes & Aſtrologues.

On en eſt venu ſi auant, qu'on a employé le ſecours de la magie, ſous couleur de deuo-

tion; & pendant qu'on accuſe les Medecins de donner trop à la Nature, on ſe ſert pour guérir les maladies, de paroles ſacrées : On dit bas quelques prieres, en y employant des ſignes qui n'ont pas eſté inſtituez à ce deſſein. On coniure, (comme ils parlent) les fiſtules, παρω-
(ils appellent ainſi vne inflãmation qui vient au bout des νυχία
doigts) En quelques endroits de Poictou, il y a des Charpentiers qui ſe meſlent de guérir de pere en fils, vne certaine inflãmation œdemateuſe, qui vient aux iambes, (ils l'appellent le Chaple) en faiſant ſemblant de fendre la iambe auec vne hache bien aiguiſée, & enſuite marmotans quelques paroles entre les dents. Enfin il

y a peu de maladies, dont on ne pretende de venir à bout, par quelque façon de faire superstitieuse.

Ainsi le diable qui est menteur dés le commencement, voulant accuser d'imperfection les œuures de Dieu, persuade aux hommes, pour les enlasser qu'il y a des moyens plus courts & plus doux, pour obtenir leur guérison, que ceux que Dieu a establis : C'est de là que sont procedées CES PAROLES MAGIQVES, dont on se sert pour la guérison de certaines maladies, quoy que les paroles n'ayent aucune vertu ; puis que toute action se fait par vne substance qui agit par sa qualité ou par sa puissance naturelle.

Il en eſt de meſme de la gueriſon que l'on pretend receuoir par la force de CERTAINES FIGVRES. Il eſt tres-certain qu'il y a du rapport entre beaucoup de ſubſtances naturelles; mais il n'y en a point entre elles & les figures artificielles: Que s'il s'en enſuit quelque effet, il ſe feroit touſiours, quoy qu'il n'y euſt point de figure empreinte. Ainſi, ſelon Galen, le Iaſpe a vne meſme vertu pour fortifier l'eſtomach, ſoit qu'il ait la figure du ſcorpion grauée, ou qu'il ne l'ait pas: Ou il le faut attribuer à l'imagination de la perſonne indiſpoſée, qui fait mouuoir les eſprits. Ce qui ſe peut auſſi dire, ſi apres quelques paroles prononcées, il s'en enſuit quel-

de ſimpl. medicam. facult. lib. 9. c. 26.

que effet ; Où le demon qui reconnoist sa marque, est cause de l'operation qui s'en ensuit. C'est à luy qu'il faut rapporter ce qu'on dit, que lors qu'vn homme a sur soy quelque papier ou quelque autre matiere, où il y a vne certaine figure, il ne peut estre blessé par les armes de son ennemy, ce qui estoit assez vsité en ces dernieres guerres d'Allemagne ; ceux qui s'en seruoient, disans que par là ils estoient faits fermes & rendus impenetrables (*Vvie sie sageten, da durch vverden sic fest gemacht*)

Enfin l'imposture est venuë à ce comble qu'on pretend de guerir des playes, en traitant vne petite buchette, principalement prise du saule ; où il y

aura du ſang qu'on aura pris de deſſus la playe, ou en appliquant le remede aux armes de celuy qui aura eſté bleſſé à l'endroit où il y aura du ſang decoulé de la playe. Ils font vne compoſition pour ce ſujet, qu'ils appellent L'ONGVENT DES ARMES, ou Sympathetique ou Eſtoilé; Et depuis quelques années en ça, on l'a pretẽdu faire auec vne POVDRE qu'on appelle auſſi DE SYMPATHIE: Mais pour monſtrer que ce qui ſe fait par ce procedé, n'eſt pas legitime: C'eſt qu'ils veulent que ſi le ſang qu'on aura eſſuyé de la playe, & enſuite deſſeiché, & auquel on applique le remede, vient à s'alterer, le patient endure les meſmes accidens, &

que ſi ce ſang s'echauffe, il y peut ſuruenir vne inflammation mortelle: Queſle raiſon y peut-il auoir de ces choſes? Ne voyons-nous pas qu'on jette tous les iours le ſang de diuerſes perſonnes dans le feu, dans l'eau & dans les lieux immondes, ſans qu'ils en reçoiuent aucune incommodité: On bruſle l'arrierefais des femmes, ou on le jette ailleurs ſans inconuenient. Les parties & les humeurs eſtans ſeparées de leur tout, ſe corrompent, ſans que la perſonne en ſouffre.

Van-Helmont dit, pour prouuer que la cure qui ſe fait par cét onguent, & cette poudre eſt dans la force de la Nature: Que ſi on iette du feu ſur les

excremens

excrements d'vne perſonne, qu'il luy viendra du mal au fondement : Et rapporte l'exemple d'vn homme qui ayant eu en Italie le nez coupé, s'en eſtant fait mettre vn, par Taliacot, excellent Chyrurgien, qui le luy enta, ayant coupé auec adreſſe de la chair du bras d'vn Porte-faix: il arriua que ce Porte-faix eſtant deuenu malade, ce nez parut auec vne liuidité, & qu'eſtant mort, il tomba tout à fait

Au premier ie répons ; Que les nourices en monſtrent la fauſſeté, qui quand leurs petits ſe ſaliſſent ſur le plancher, y mettent des cendres chaudes. Or parce que par la chaleur du feu, il en ſort vne mauuaiſe odeur, pour obliger les nour-

rices à les couurir plutost de quelque matiere froide, on leur fait peur de l'incommodité qui en peut venir à leur nourrisson. Ainsi dit-on aux petits enfans, que s'ils transportent du feu, ils pisseront dans le lict, & à ceux qui refusent aux femmes grosses ce qu'elles leur demanderont, qu'il leur viendra vn orgeol, qui est vne petite tumeur, sur la paupiere.

Pour l'histoire qu'il propose, elle ne prouue pas ce qu'ils pretendent; car comme c'est le sang qui est pris de la personne qui cause l'action qu'ils croyent se faire dans la playe: il eust falu que le Porte-faix eust receu l'impression, procedante de ce morceau de chair, qui luy auoit esté osté; Mais

i'ay toûjours douté de la verité de cette histoire, ou de la cause de cét euenement, si tant est qu'il soit veritable, car la greffe qui emporte bien dauantage de l'arbre dont elle est prise, que ce morceau de chair ne faisoit de son corps, puis que les fruits qui en prouiennent, sont semblables à peu prés à ceux de l'arbre, d'où elle a esté coupée; neansmoins ne depend plus de son arbre, puis que s'vnissant au tronc où elle est entée, elle deuient vne mesme plante auec luy.

Van-Helmont adiouste; Que si vne nourice fait aller de son laict dans le feu, qu'elle tarira: Comme Ioubert le rapporte. Cette opinion doit estre comptée entre les erreurs po-

pulaires, il l'explique diuerſement, entr'autres du feu d'amour, qui deſtournant le laict des nourrices, aux parties baſſes, le retire des mammelles; Il ſe peut auſſi entendre des autres paſſions qui troublent, & qui échaufent de telle ſorte, qu'il ſe fait ſouuent vn ſi violét tranſport des humeurs que les nourices en tariſſent ſubitemét

Or pour monſtrer dautant plus, la vanité de cét onguent & de cette poudre; c'eſt qu'il y en a de diuerſes deſcriptions. La poudre eſt ou ſimple ou compoſée, celle-là ſe fait de la couperoſe calcinée au Soleil, aux iours caniculaires; celle-cy y adjouſte la gomme tragacant; I'ay leu pour le moins iuſqu'à ſept deſcriptions de l'onguent. Il y en a qui le

composent auec de la mousse, qui vient sur le test de ceux qu'on fait mourir par iustice, auec de la graisse & du sang d'homme; mais il y en a aussi qui le font auec du seul lard fondu, d'autres auec de la graisse de pourceau : Il y en a qui le font en certain temps, d'autres indifferemment en tout temps. Ainsi il ne peut y auoir aucune qualité magnetique ou espece spirituelle, qui découle de cét onguent, ou de cette poudre, & qui soit cause de son operation ; car outre qu'elles doiuent agir dans vne certaine distance, c'est que ces qualitez & ces especes procedent seulement de choses naturelles, & qu'elles ne pourroient venir de

tant de differentes choses.

Mais dautant que la plus part des maximes de la Medecine sont tirées des œuures de Galen, qui viuoit dans le deuxiéme siecle, on en rapporte quelques endroits, pour rendre suspecte la Religion des Medecins, comme s'ils deuoient inuiolablement tenir toutes ses opinions.

Il appelle ceux qui suiuoient la doctrine de Moyse, & celle de Christ, opiniastres, & il dit : Qu'ils sont inebranlables dans leur creance. Ce qui, à mon aduis, n'est point au desauantage de ces premiers Chrestiens, & luy qui estoit Payen, ne pouuoit moins faire, que de les en blâmer, puis qu'il n'approuuoit pas le Christianisme.

3. diff. pulf. c.1.

Il met ailleurs que les loix qui sont dans l'échole de Moyse, & de Christ, ne sont appuyées sur aucune demonstration : Il est vray que Moyse en décriuant l'histoire de la creation, n'y employe aucun raisonnement : C'est qu'à le bien prendre, ce recit tout seul, est la plus certaine de toutes les demonstrations, les Philosophes n'ayans iamais rien dit, qui nous mene si droit à la premiere cause. Et quant à la doctrine de Christ, il est vray encore, que pour l'establir il ne s'est seruy d'aucun instrument de la raison humaine, mais il l'a accompagnée de la demonstration de l'esprit : & si on la considere de prés ; on y découurira des merueilles de 3. de diff. puls. c. 3

ſageſſe, qui ſurpaſſent infiniment toute l'intelligence des hommes.

Mais ce que Galen dit, parlant de la compoſition des paupieres; merite d'eſtre particulierement examiné: Il propoſe la queſtion; *D'où vient que celuy qui nous a formez, a ordonné aux ſeuls poils qui ſont aux ſourcils & aux paupieres, d'obſeruer touſiours vne égale grandeur.* Et il dit que *Moyſe raiſonnant des œuures de la Nature, vouloit qu'elles ſuiuiſſent abſolument, ce que Dieu leur auoit preſcrit.* Il accorde que ſon opinion eſt plus probable que celle d'Epicure, & que l'origine de la generation, vient du Createur: Il met enſuite ſon opinion, Qui eſt que *Dieu eſt*

2. de vſu part. 14.

adſtraint aux conditions de la matiere, & que ce que la Nature ne peut faire, qu'il ne l'eſſaye pas non plus. Il attribuë bien à Dieu de faire touſiours ce qui eſt de meilleur, mais il veut que pour y paruenir, il choiſiſſe vne matiere conuenable. Ainſi qu'ayant eſté à propos que les poils des paupieres ſe tinſſent droits, & qu'ils fuſſent touſiours de pareille grandeur, & en nombre égal, Dieu les a fichez dans vn Corps cartilagineux, comme dans le ferme: Ce qui ne fut pas arriué, s'il les euſt plantez dans vne ſubſtance molle & charneuſe, non plus qu'on ne ſçauroit baſtir vne muraille, ou faire vn rempart de durée dans vn marais coulant.

Il faut aduoüer que ce discours de Galen obſcurcit de beaucoup les belles choſes qu'il auoit dites en l'honneur de Dieu, par la conſideration de ſes ouurages : Comme par exemple : *Que la vraye pieté ne conſiſte pas dans le ſacrifice de pluſieurs taureaux, ny dans le parfun de pluſieurs drogues aromatiques. Mais à publier en ſaintes chanſons les loüanges de Dieu, & non ſeulement à ſçauoir, mais à enſeigner aux autres, quelle eſt ſa puiſſance, ſa ſageſſe & ſa bonté*, ce qui approche de ce que dit l'Eſcriture Sainte lors qu'elle parle des ſacrifices d'actions de graces & des boueaux de nos levres : Mais au reſte, ce que Galen dit contre Moyſe, ne nous intereſſe point,

3. de vſu part. c. 10.

nous qui connoiſſons la verité de l'Eſcriture Sainte, outre que Galen contredit en cela, à ce que luy-meſme a dit ailleurs, & qu'il contrarie à la droite raiſon.

Son erreur vient de ce que, quoy qu'il euſt connu Dieu par ſes ouurages, comme nous l'auons monſtré; neantmoins il n'a pas eſté iuſqu'à connoiſtre la creation ſans vne matiere pre-xiſtente. Auſſi l'Apoſtre qui auoit dit, que les choſes viſibles de Dieu, donnent à connoiſtre ſa puiſſance & ſa Diuinité, aſſeure que *c'eſt par la foy, que nous entendons que les ſiecles ont eſté ordonnez par la parole de Dieu*; Et parmy les Payens, on n'a pas eſté plus loin que Galen. Quand donc ils Ebr. 11.

parloient d'vne creation, quelques-vns supposoient vne matiere; d'autres des atomes eternels, de diuerse figure, & de diuerse vertu. Ainsi Galen a parlé de la puissance de Dieu, comme vn Payen en l'assujettissant à vne matiere determinée, pour ses ouurages.

Mais Dieu estant Tout-puissant, la matiere obeit, & se rend telle qu'il veut, qu'elle soit; & puis que la Nature est l'effet de son ordonnance, sa puissance n'en peut estre resserrée. C'est cette ordonnance qui a donné à certaines parties, aux jouës, par exemple, plustost qu'au front, aux yeux plustost qu'aux nez, la force de faire le poil, & de le faire tel qu'il est necessaire pour leur

vſage, & pour leur ornement. Il n'y a point de raiſon de croire qu'ils ſoient ſeulement engendrez d'vne ſuye, que la chaleur pouſſe au dehors, il y faut de plus vne faculté qui donne la forme à cette exhalation; tout ainſi qu'il y a vne telle faculté aux oiſeaux pour la production de leurs plumes. Et puis que Galen confeſſe que l'œuure de noſtre generation, ſe fait auec vne adreſſe admirable, & qu'elle ne ſe peut faire ſans vn ouurier tres-ſage & tres-puiſſant : comment maintenant reuoque-t-il en doute ſa puiſſance? Cette vertu qui eſt dans la ſemence des choſes: cét inſtinct qui leur a eſté dõné dés la creatiõ, fait tout ce qu'il faut pour la perfection de ſon ſujet, & comme il le faut faire. Galen

luy-mesme nous enseigne que la Nature, sans l'auoir appris de dehors, fait les choses tres-conuenablement, *'αυτὴ ἐξ αὐτῆς ἀδιδάκτως πράττει ἅπαντα τὰ δέοντα.*

Ce que nous voyons tous les iours, monstre que d'vne mesme matiere, se font differentes parties: parce que la force qui est dans la semence, fait d'vne matiere homogene, des parties qui different en temperament, & en consistance; Car, par exemple, ce n'est que de la moëlle, qui est dans le pepin d'vne pomme, où il ne paroist rien qui ne soit vniforme, que se fait le pommier, parce que la vigueur qui y reside, donne à chaque parcelle de la semence, le caractere qui est

neceſſaire , pour les parties qu'elle en fait.

Ne voyons-nous pas dans nos jardins , que d'vne meſme terre , arroſée d'vne meſme eau , l'abſinthe en fait vn ſuc échauffant , & amer ; l'oſeille vn aigueus & rafraichiſſant, le pauot vn huileux , & qui nous aſſoupit. Ie ſçay bien qu'on a accouſtumé de dire , que chaque plante attire de la terre, ce qui luy eſt conuenable ; mais cette diuerſité de ſuc n'y eſt point touſiours , chaque plante a la force de donner à celuy qu'elle en attire , le caractere qui luy eſt propre. Vn Autheur de ce tems , monſtre que *le pouſſin , qui eſt dans l'œuf, qui a beaucoup de differentes parties , eſt fait d'v-* Heruæus de gener. animal.

ne matiere fort claire & homogene.

Dieu donc ne choisit pas la matiere, pour faire ce que bon luy semble ; il tire les choses du neant, quand il luy plaist, & lors qu'il se sert de matiere, il la fait estre ce qu'il faut qu'elle soit. Et quand Moyse dit que Dieu fit sourdre les animaux de la terre, il parle de la Creation, qui est cette premiere generation, auant que la Nature fust establie, (comme nous en auons parlé) Et mesme aujourd'huy Dieu le pourroit encore faire ainsi ; S'il ne le fait pas, c'est par ce qu'il a ordonné le moyen, par lequel il veut que les indiuidus se perpetuënt. Et c'est tres-mal raisonner, de dire, Dieu a

fait la chose de cette matiere, parce qu'elle ne se pouuoit faire d'vne autre. C'est vne presomption temeraire, de iuger de la puissance de Dieu, par ce que nous voyons: Il faut dire, Dieu a fait la chose, de ce qu'il a voulu; & il l'a faite telle qu'elle est, parce qu'elle ne pouuoit estre mieux.

Partant les poils des sourcils & des paupieres, ont eu cét ordre si bien compassé, ce nombre & cette grandeur determinée de la Souueraine Cause, qui les a faits, & qui considerera la chose de prés, trouuerra que la fermeté du cartilage, & la secheresse du lieu où ils sont, seroient bien cause que ces poils ne seroient pas si grands qu'ailleurs; mais qu'elles n'em-

pescheroient point qu'ils ne pussent croistre, & ne feroient point qu'ils n'eussent leur iuste grandeur, comme l'ont particulierement ceux des paupieres dés le ventre de la mere. C'est la fin qui determine toutes les causes, & qui les fait agir; Et l'ordonnance du Createur qui l'a ainsi prescrit; Ainsi les trois petits osselets qui forment la seconde cauité du dedans de l'oreille, ont leur grandeur & leur fermeté, dés la naissance, & ne croissent point, parce que l'ouye est autant necessaire aux enfans, qu'à ceux d'vn âge plus auancé; Et c'est pourquoy l'organe qui y sert, a eu d'abord sa perfection: Ce qui est vne marque euidente que la force qui est

dans la ſemence, ſuit l'impreſſion du commandement qui luy a eſté fait par le Createur, & ne va point au delà.

Et ce que Galen remarque dans les poils des yeux, il ſe peut dire en quelque façon de tous les autres, comme Fernel le remarque, car quoy qu'ils croiſſent par vne matiere miſe à leur racine, & qu'il y en aille touſiours, puis qu'apres auoir eſté coupez, ils pouſſent de nouueau, ils ont neantmoins leurs bornes, & vne grandeur determinée. Et nous n'en ſçaurions (dit-il) rendre de raiſon, & deuons en cela admirer la prouidence de Dieu & de la Nature. *Quod autem cùm ad iuſtam magnitudinem peruenerunt, non vltra promitti,*

trahique possunt, tametsi materia ad radicem suppetit, vnum ex his est, in quibus non aliud, quàm mirari liceat Dei & Naturæ prouidentiam. C'est ainsi que Galen deuoit raisonner, lors qu'il parloit des poils des paupieres.

CONCLVSION *de ce Traité.*

IL est assez clair, par ce qui a esté deduit, que la premiere cause, pour laquelle on a accusé les Philosophes & les Medecins d'estre Athées, & pourquoy on a dit qu'ils n'auoient point de Religion, leur est glorieuse, puis que c'est, parce qu'ils refusoient de re-

connoiſtre cette pluralité de Dieux qu'on adoroit parmy les Payens. Et comme la cauſe du ſupplice le rend ignominieux, & qu'il ne l'eſt point en ſoy; que la mort de Socrate, & l'exil volontaire d'Ariſtote, n'oſtent rien de leur reputation, puis que l'vn & l'autre l'ont ſouffert, pour auoir reſiſté au menſonge: Ainſi ces injuſtes accuſations, qu'on fait contre les Medecins, ne ſont pas capables de dõner la moindre atteinte à leur gloire, puis que tout eſtant bien examiné, il n'y paroiſt aucune vray-ſemblance.

On fait des iugemens, ſelon la paſſion qu'on a; Tout vitieux croit qu'il y a du defaut, ou de l'excez dans la me-

diocrité, le temeraire, appelle poltron, celuy qui a vne vaillance, que le iugement modere, l'auare appelle prodigue celuy qui ménage ſagement ſon bien: De meſme, du temps du Paganiſme, on appelloit Athées, ceux qui ne pouuoient approuuer cette Armée de Dieux ridicules. Les Medecins ayans la lumiere qu'ils pouuoient auoir par la connoiſſance des choſes naturelles, ſelon les tems, & ſelon les lieux, auſquels ils viuoient, n'eſtoient ny ſuperſtitieux, ny Athées; mais éuitans ces deux écueils, ils rendoient à la Diuinité vn culte religieux, & deferoient à la Nature, ce qui luy appartenoit, en luy attribuant les effets qui dépendoient d'elle.

Il n'y a pas plus de iuſtice, dans l'accuſation qu'on a fait contre les Medecins, depuis l'eſtabliſſement du Chriſtianiſme; Car comme il ne faut pas ſeulement rendre à Dieu, ce qui eſt à Dieu; mais qu'il faut auſſi rendre à Ceſar, ce qui eſt à Ceſar; Il faut de meſme rapporter aux cauſes naturelles, ce qui veritablement en dépend; Et au miracle ce qui ne peut eſtre rapporté aux cauſes naturelles. Dieu ne veut point que l'on mente en ſa faueur: Et Iob.c.13. il ne luy faut point attribuer d'eſtre la cauſe prochaine de certains effets, dont il n'eſt que la premiere. Et ne ſoyons pas non plus ſi foibles, que d'attribuer aux Anges, ou aux demõs, ce qui ne dépẽd que de la

Nature, & quelquefois de l'artifice : On louë Monſieur Miron Eueſque d'Angers, & Monſieur Mareſcot, Medecin celebre de la Faculté de Paris, pour auoir découuert la feinte poſſeſſion de Marthe Broſſier: On vouloit à toute force, que les mouuemens qu'elle faiſoit, fuſſent ſurnaturels, quoy qu'il n'y euſt preſque rien que d'eſtudié, & de contrefait. Il falut que la Cour de Parlement, en donnaſt vn Arreſt, pour en detromper pluſieurs. Auſſi ne deuons nous pas iuger ces façons de guérir les maladies legitimes, qui ſont ou ridicules, ou bien où il y a quelque choſe de magie.

Thuanus hiſt. l. 133.

Enfin ſi l'on examine bien ce que nous auons dit, nous

eſperons

esperons qu'on reconnoistra que les Medecins, comme Philosophes naturels, prouuent la Diuinité, & partant, comme tels, qu'ils doiuent auoir plus de Religion, que le reste des hommes, veu que comme ils demontrent qu'il y a vn Dieu, c'est sans contredit qu'ils sçauent, qu'il luy faut rendre vn culte Religieux.

On trouuera que ce qu'ils deferent à la Nature, ne se fait point au prejudice de son Autheur: puis qu'ils enseignent que les choses naturelles n'agissent que par les qualitez qu'il leur a données; Que Dieu neantmoins est vn tres-libre Agent; Qu'il agit quelquesfois sans les Causes Naturelles; Qu'il s'en rencontre de

Diuines dans les maladies, & qui nous sont inconnuës ; Et que les Medecins sçauent par experience, Que quelquefois les remedes agissent au delà de leur force, & quelquefois au dessous. Et qu'afin qu'ils reüssissent dans le traittement des malades, ils ont besoin de l'influence secrette de la benediction de Dieu.

Et à dire la chose comme elle est, il y a de l'injustice, de croire que le Christianisme n'inspire point de sentiment pour la veneration de la Diuinité, aux Medecins de ce temps, & qu'ils ayent moins de Religion que les Medecins Payens, comme nous auons cy-deuant rapporté d'Hippocrate qu'ils en auoient : Ou

qu'ils recourent moins à l'assistance de Dieu, que ne faisoient les Medecins Iuifs ou Mahometans, comme nous l'auons fait voir. Aussi esperons nous qu'en considerant ce que nous auons deduit, on confessera qu'il n'y a point eu de Medecin, & qu'il n'y en a point encore, principalement parmy les Chrestiens, qui ne croyent auec l'Ecclesiastique, que lors qu'on est malade, il faut premierement prier Dieu, & puis ensuite donner lieu à la Medecine.

ET ainsi nous sommes venus à bout de la deffense que nous auions entreprise pour les Medecins: Et nous n'aurions plus rien à y adjou-

ter, si le mesme Autheur qui a donné dans sa Morale cette atteinte injurieuse à la Religion des Medecins, n'auoit encore dans le mesme lieu, adjousté diuerses choses, qui choquent l'honneur de leur profession:

A la verité, il fait d'abord justice aux Medecins des siecles passez; mais ce n'est que pour mettre plus bas ceux d'aujourd'huy, par la comparaison odieuse, qu'il fait des vns auec les autres, afin que

——— ——— *Atrum.*
Desinat in piscem, mulier formosa supernè.

Il rapporte donc d'Hippocrate, comme *le Medecin ne doit pas seulement estre sçauant & experimenté en sa profession; mais aussi sage & veritable*

Philoſophe : Et que poſſedant ces conditions, il ſe rend ſi auguſte, & ſi venerable entre le reſte des hommes, qu'on le peut dire eſtre égal à Dieu, qu'il eſt déliuré des vaines terreurs, que ſentent les ames foibles & ſuperſtitieuſes, pour n'eſtre pas aſſez bien inſtruites de la nature des Dieux.

Mais il adjouſte enſuite, *Qu'à conſiderer la medecine, comme elle ſe pratique d'ordinaire, & à en faire comparaiſon auec cette image qu'Hippocrate forme en ces beaux paſſages de la vertu & de la conſtitution de ceux qui la doiuent exercer, il y a peut-eſtre quelque ſujet de s'eſtonner, qu'il les repreſente ſous vne ſi belle & magnifique idée. Car quelle pro-*

portion y a-t-il entre cette deſcription d'vn homme, en qui ſe trouuent toutes ces hautes & eminentes qualitez, & celuy que vous voyez entrer dans la boutique d'vn Apotiquaire, & y grifonner, &c. Il les accuſe enſuite d'eſtre ambitieux, opiniaſtres, auares, de ſe faire payer aux riches de leur trauail, & de leurs remedes, qu'ils ont employé pour les pauures. Qu'aucuns d'eux diſent, Qu'il y a des remedes pour des Seigneurs, & d'aures qui ſont bons pour des Artiſans. Que ſelon l'auis d'vn de leur profeſſion (on le rapporte à Monſieur de Mayerne Medecin des deux derniers Roys d'Angleterre) outre les parties ordinaires de la Medecine, il y a

la φαρφαντικὴ. Il met ensuite l'eloge d'vn Medecin de sa connoissance, decedé il y a plus de vingt ans.

Ie ne pretens pas d'exemter les Medecins des defauts communs à toute la nature humaine, comme est *la conuoitise des yeux, & l'orgueil de la vie.* 1. Ioan. c. 2. Il peut y auoir des Medecins Opiniastres, Auares, Ambitieux & Farfantes. Mais sont-ce des vices particuliers à cette profession? Ne se rencontrent-ils point dans les autres? N'y a-t-il pas eu des marchands iusques dans le temple? N'y a-t-il pas des farfantes & des fourbes par tout, & en tout temps, & de toute profession? L'ambition n'a-t-elle pas fait ses desordres,

iusques dans l'Eglise mesme?
Et ceux qui du temps de l'Apostre S. Paul, *maquignonnoient la parole de Dieu*, n'estoient-ils pas. farfantes? *Ceux qui la préchoient par enuie & par contention*, n'estoient-ils pas ambitieux & opiniastres? Le mesme Apostre ne deffend-il pas aux Euesques & aux Prestres, d'estre conuoiteux de gain deshonneste, pour monstrer que nous auons besoin de retenuë pour nous garder d'estre Auares.

2. ad Cor. c. 2.

ad Philip. c. 1.

Ad Timoth. & ad Titum.

Mais ie ne puis passer sous silence, ce qu'il dit de la maniere, dont on pratique aujourd'huy la Medecine; Parce que cela ne regarde pas tant les personnes, que la profession mesme. Il dit donc d'vn

air moins serieux, qu'il ne faudroit, *Qu'vn Medecin entre dans la boutique d'vn Apotiquaire y grifonne l'Ordonnance d'vne saignée, ou d'vn lauement, en caracteres hyeroglyphiques; qu'il n'y a que l'Apotiquaire qui l'entende, & prend vn demy-teston d'vn pauure Paisan.*

Mais quel inconuenient trouue-t-il en ce langage de la Medecine? Il est Latin; mais il s'adresse à des gens qui l'entendent. Que si on se sert de mots propres & particuliers, qu'y peut-on trouuer à redire? Cela ne se fait-il pas en toute profession? Les Artisans ont leurs termes; & à moins que de les auoir appris, on ne les entend point. Le Palais & la vocabula artis.

Iurisprudence de l'Escole, ont les leurs, aussi bien que leur abbreuiation, & leurs marques : Pourquoy les Medecins n'auront-ils pas le mesme priuilege pour signifier le poids, la mesure, & le nombre de ce qu'ils prescriuent?

C'est auec aussi peu de iustice, qu'il reproche aux Medecins la reconnoissance qu'ils prennent des gens de basse condition, qui les employent: Qu'y a-t-il en cela, qui repugne à la qualité d'vn habile Medecin, quoy que Philosophe? Et pour suiure la comparaison d'Hippocrate, les offrandes qu'on faisoit aux Dieux, ne leur estoient-elles point agreables, si elles n'estoient de grand prix? Leur

faloit-il toufiours offrir des hecatombes ? Il faut veritablement faire des actions de charité, l'humanité feule nous enfeigne que nous deuõs compatir à la mifere de nos femblables, & l'adoucir, lors que l'occafion s'en prefente; Mais ie maintiens qu'il n'y a point de gens de quelque profeffion que ce foit, qui le faffent plus que les Medecins. Ce qui n'empefche pourtant point qu'ils ne doiuent receuoir les marques de gratitude qu'on leur offre, quand ce ne feroit que pour la confideration du malade, qui croira par ce moyen que le Medecin n'aura rien negligé, puis qu'il ne dédaigne pas ce qu'il luy prefente, quoy que de peu de valeur. C'eft

le ſentiment d'Hippocrate, qui veut meſme *que le Medecin commence le traittement d'vne maladie, en pactiſant pour ſon ſalaire, afin que le malade croye qu'il ne l'abandonnera point.* Il veut *qu'on obſerue inuiolablement ce precepte, ſi ce n'eſt dans les rencontres, où l'occaſion d'agir s'écouleroit.* On n'agit pas aujourd'huy de la ſorte, on y procede plus ciuilement. Mais quoy qu'il en ſoit, il paroiſt par là qu'on ne fait rien qui repugne à la bienſeance qu'Hippocrate demande dans le Medecin, lors qu'on reçoit des reconnoiſſances des perſonnes de baſſe condition. Il ne faut pas ſe repreſenter ſeulement Hippocrate, lors qu'il preſeruoit des regions toutes

ἐν ταῖς παραγγελίαις

entieres d'vn air peſtilent; Ou lorsque pour gratifier ceux de ſa nation, il refuſoit les offres du grand Roy de Perſe, qui l'enuoyoit querir, ny meſme lors que ceux de la Ville d'Abdere le prioient par leurs Deputez de venir traitter Democrite; Mais il le faut auſſi conſiderer lors qu'il traittoit des Forgerons, des Couroyeurs, des Iardiniers, des Seruantes, & d'autres perſonnes ſemblables, comme eſtoient la pluspart de ceux dont il décrit les maux dans les Liures des maladies populaires: Et ſans doute, qu'il agiſſoit auec eux, comme il nous a enſeigné de le faire.

Au reſte, il n'y a point de Medecin, ny d'Apotiquaire,

qui demande à vne personne riche qu'il le satisfasse de ce qu'il aura employé pour son voisin, qui sera pauure: Cette pensée est trop éloignée de la raison. Que si l'on dit que les riches satisfont pour les pauures: c'est dans le mesme sens que l'on pretend que le fort porte le foible. Ces façons de parler ordinaires, ne se pressent pas; & on les estend à toute profession, où la satisfaction n'est pas limitée ; mais où elle se fait auec honneur, & selon la qualité des personnes. Ainsi quoy que les pauures ne puissent reconnoistre ce qu'on fait pour eux, la gratitude honorable des personnes de condition, qui va beaucoup au delà de l'ordinaire, supplée à ce defaut.

Ie ne ſuis pas de cet auis, qu'il y ait des remedes pour les Nobles, & d'autres pour les Artiſans, leurs maladies eſtans ſuppoſées ſemblables, inſinuë qu'il faut faire la meſme choſe. Et il eſt vray qu'on eſtime ſouuent ſans ſujet, quelques remedes de grand prix; & qu'il y a des preparations laborieuſes, qui ne ſont pas ſeulement inutiles: mais qui ſont meſme prejudiciables, s'il y a de la difference, dans le traittement d'vn Prince, & d'vn Artiſan; ce n'eſt pas à cauſe de ſa nobleſſe, ou de ſes biens; mais parce qu'il peut eſtre d'vne autre complexion. Cela n'empeſche pas que les Medecins faiſans également leur deuoir, enuers le riche & enuers le

pauure ; ils ne puiſſent n'en auoir pas vn meſme ſuccez; parce qu'il faut pluſieurs choſes pour le traittement des maladies, qui ne dependent pas d'eux, le logement commode, le regime de viure, & choſes ſemblables.

Au reſte, aprés auoir bien dit du mal des Medecins, il deſtruit en particulier ce qu'il auoit eſtably en general, loüant Monſieur Duncan, Docteur en Medecine, qui par ſon propre témoignage, n'auoit point les defauts qu'il veut eſtre attachez à la profeſſion de la Medecine. Mais ie dis que c'eſtoit la connoiſſance des choſes appartenantes à la Medecine, qui luy auoit donné la ſcience, & l'inclination à la pieté, qu'il luy attribuë ; &

qu'elle le fait en tous les autres Medecins, s'ils n'ont quelque defaut personnel qui les en empesche. Ainsi s'il y en a qui ayent les mauuaises qualitez qu'il leur attribuë, ce doit estre vne exception. Mais la regle generale doit tousiours demeurer en son entier. Que les Medecins, comme Medecins, connoissent Dieu par dessus les autres hommes, qu'ils le doiuent reuerer plus particulierement; & estre honnestes & moderez en toute leur conuersation. Il auoüeroit cette verité, s'il auoit connu plusieurs des Medecins de la Faculté de Paris.

Ie ne puis que ie ne rende cette marque de gratitude, à la memoire de Messieurs Seguin, Charles & Rio-

lan, qui eſtoient mes Precepteurs, il y a trente-huict ans: Ils poſſedoient en vn degré eminent, ces belles qualitez conuenables à vn Medecin Ils entendoient & ſçauoient Hippocrate, & Ariſtote dans toute leur eſtenduë. Et ils eſtoient directement contraires, à ce qu'on appelle eſtre Charlatan. Ils ne diſoient point les maladies eſtre plus dangereuſes, qu'ils ne les croyoient, pour donner de l'éclat à leur guériſon ; mais ils faiſoient valoir chaque choſe ſelon ſon iuſte prix, la charité auoit les meſmes motifs, pour les faire agir, que l'intereſt. Ils deteſtoient ceux qui dans le traittement des maladies, auoient autre but que leur ſou-

lagement : qui faiſoient des ordonnances, pluſtoſt pour l'Apotiquaire, que pour le malade, qui auoient des complaiſances baſſes, pour ſe procurer de l'employ. Enfin ils ſoumettoient auec douceur leur auis à la raiſon. Ie les ay oüis ainſi enſeigner, & ils ont agy de la ſorte.

FIN.



FAVTES D'IMPRESSION les plus remarquables.

PAge 7. ligne 4. *lisez* ce torrent, pag. 46. l. 8. Aprés comme, adjouſtez en, p. 52. l. 6. effacez en, p. 53. l. 9. au lieu de ſont, *liſez* peuuent : dans la l. ſuiuante, au lieu de ces, *liſez* ce, p. 58. l. 21. *liſez* le, p. 65. l. 20. aprés par, adjouſtez le, p. 71. l. 11. aprés ſageſſe, ajoûtez &, p. 74. l. 6. *liſez* ſert, p. 85. l 12. *liſez* Nature, p. 91. au commencement de la marge, mettez 7[i]. ad, p. 94. en marge, *liſez* Hurnij & Variis Foẽſij, p. 97. l. 20. *liſez* pratiquent, p. 100. l. 16. effacez en, p. 103. l. 10. *liſez* croyent, p. 115. l. 13. Aprés reconnoiſt, ajoûtez dans toutes ſes œuures, l. 19. aprés il, ajoûtez le, p. 135. l. 17. aprés la, *liſez* loüange, p. 145. l. 7. *liſez* Talicot, p. 161. l. 13. *liſez* compaſſé.

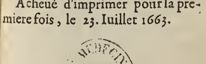
E X T R A I C T
du Priuilege du Roy.

LE Roy par ses Lettres Patentes données à Paris le vingt-cinquiéme iour d'Avril 1663 Signées, Par le Roy en son Conseil, MASCLARY: Et scellées du grand Sceau de cire jaune, à permis à CHARLES LVSSAVLD, Conseiller & Medecin ordinaire de sa Majesté, de faire imprimer, vendre & debiter deux Liures & Traittez, l'vn en François, intitulé, *Apologie pour les Medecins*, & l'autre en Latin intitulé *Exercitationes Miscellaneæ, Phi-*

phicæ & Medicæ, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps & espace de dix-sept années ; & deffences sont faites à tous Imprimeurs & Libraires, autre que celuy qu'il aura choisi, de contrefaire, ny faire contre-faire lesdits Liures, à peine de douze cens liures d'amende, confiscation des Exemplaires contre-faits, & de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long contenu esdites Lettres.

Le Sieur LVSSAVLD a cedé son droict de Priuilege, pour l'impression de l'Apologie pour les Medecins seulement, à DAMIEN FOVCAVLT,

Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, & de la Maison de Ville, pour en joüir pendant le temps porté par iceluy, suiuant les conuentions faites entr'eux.



Les Exemplaires ont esté fournis.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 23. Iuillet 1663.



Table des chapitres.

1.re Partie.

2.e Partie.

S S S

